

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

(Photo Louis Monier)



N°14 - 35 F

Gabriel MARCEL

PRESENCE DE GABRIEL MARCEL

9, av. Franklin-Roosevelt
75008 PARIS

Paris, novembre 1986

Madame, Mademoiselle, Monsieur,

Nous sommes heureux de vous adresser ce numéro spécial que la revue « Cité » consacre à Gabriel Marcel.

Au sommaire de cette publication, vous trouverez des études qui sont le fait de membres de PRESENCE DE GABRIEL MARCEL. Leur diversité prouve, en outre, la dimension européenne de nos investigations.

A la suite de ces communications, nous publions le compte-rendu complet de la séance qui, le 16 décembre de l'année dernière, marqua le 10ème anniversaire de notre association. Nous espérons par là donner un reflet exact de ce qu'a été, pendant toute cette période, l'activité qui nous a réunis. Nous pensons ainsi honorer la fidélité qui justifie notre entreprise.

L'association, maintenant, forte de l'aide que vous allez continuer à lui fournir, va poursuivre son activité à partir de la mise en chantier d'importants projets. Ces réalisations vont, pendant quelques mois, nous amener à interrompre nos réunions publiques. Celles-ci reprendront pour sanctionner ce que nous voulons maintenant réaliser.

Dans l'ordre des publications, nous allons sortir chez Aubier un important Cahier chargé d'inédits et comprenant la plupart des études qui ont été élaborées par nos amis à partir des rencontres de la Maison de l'Europe. Nous voudrions faire coïncider la sortie de ce volume avec deux autres publications consacrées à des correspondances, celle avec Max Picard et celle avec Charles Du Bos.

Parallèlement à ceci, Jean-Marie et Anne Marcel ont entrepris, avec le concours de l'association, de procéder à une donation à la Bibliothèque Nationale des archives de Gabriel Marcel. Le principe en est accepté, un très important travail de classement dirigé par une archiviste professionnelle est déjà en cours.

Nous pensons qu'il faudra dix-huit mois pour mener à bien les travaux préalables à cette donation. Celle-ci devrait donc coïncider avec l'année du centenaire de la naissance de Gabriel Marcel.

Pour marquer ce double événement, un colloque international dit du centenaire, appuyé par une exposition, sera organisé à la Bibliothèque Nationale sous le patronage des autorités de l'Etat et avec le concours d'instances internationales.

Comme vous le voyez, votre confiance et le soutien qui en découle nous permettent pour les deux années à venir de nourrir des ambitions à la mesure de la tâche que nous nous étions fixée.

Quand ce programme, qui a été dûment approuvé par votre Bureau, sera accompli, il vous appartiendra de nous dire s'il peut être considéré que notre tâche est achevée.

Très attentivement vôtre.

*Joël Bouëssée
Secrétaire Général*

P.S. Afin d'alléger notre secrétariat, vous nous obligeriez en réglant vos cotisations 1987 à la réception de cet envoi. Le tarif de celles-ci demeure inchangé:

- membre étudiant : 50 F*
- membre actif : 100 F*
- membre bienfaiteur : à partir de 500 F*

Les nouveaux adhérents sont les bienvenus aux mêmes conditions.

*Réponse à « Présence de Gabriel Marcel »,
9, avenue Franklin-Roosevelt 75008 PARIS.*

« Tout près du Luxembourg, exactement rue de Tournon, est un lieu beaucoup plus important pour la philosophie et son enseignement réel que la Sorbonne et l'Ecole normale. Il y a un peu plus de dix ans que j'ai eu l'honneur d'y être accueilli, mais je ne connais pas de maison dont les apparences les plus concrètes restent ainsi adhérentes à l'épreuve de la méditation et de cette recherche en commun qu'il faut bien appeler la dialectique. Il m'est d'ailleurs impossible d'ouvrir l'un des cahiers où je note ce que m'apporte chaque jour, sans y retrouver les échos de cette pièce au plafond bas, mais aussi des visages, inséparables du mouvement même des idées et du dialogue. Cette qualité de présence tire son origine de Gabriel Marcel, du mode même de sa pensée, mais aussi de sa vie... »

Pierre BOUTANG

extrait des « Abeilles de Delphes »

PRESENCE DE GABRIEL MARCEL

Créée pour grouper, sous la présidence de M. Henri Gouhier, de l'Académie française, ceux qui ont connu le philosophe-dramaturge et vécu dans le rayonnement de sa présence, l'association « Présence de Gabriel Marcel » réunit également ceux qui, ne l'ayant pas rencontré, ont puisé dans ses écrits des raisons de s'attacher à son œuvre.

Cette association organise régulièrement des conférences et des colloques dont les travaux sont ensuite publiés, en France ou à l'étranger.

Pour tous renseignements, on s'adressera au secrétaire général, M. Joël Bouëssée, 9, av. Franklin Roosevelt, 75008 Paris.

Les photos illustrant ce numéro nous ont été fournies par Joël Bouëssée

« Cité », revue trimestrielle - directeur de la publication : Y. Aumont.
Imprimé par nos soins, 17, r. des Petits-Champs 75001 PARIS.
756 3205 - Com. paritaire N°64853

Cité

N°13 - décembre 1986 - ISSN 756 3205 - Com. paritaire N°64853

page

- Editorial	5
Joël Bouëssée	
- Réflexions sur la civilisation	7
Gabriel Marcel interrogé par Miklo Veto	
- Sur la voie de Gabriel Marcel aujourd'hui	21
Pietro Prini	
- L'univers concret selon Gabriel Marcel	31
Jeanne Parain-Vial	

ACTES DU COLLOQUE

marquant le dixième anniversaire de l'association
« PRESENCE DE GABRIEL MARCEL »,
à la Maison de l'Europe le 16 décembre 1985.

- Vocabulaire philosophique	39
Simonne Plourde	
- Le Mal chez Gabriel Marcel	47
René Davignon	
- Gabriel Marcel et Nietzsche Témoins de la modernité	51
Yves Ledure	
- Gabriel Marcel et Gaston Fessard	59
Pierre Colin	
- Une sagesse qui rend leur mémoire aux hommes	63
Jean-Marie Lustiger	
- Bibliographie	68
- Biographie	69

Le bulletin d'abonnement est en page 5.

Editorial

par Joël Bouëssée

Le 8 octobre 1973, par une dépêche d'agence, reprise le soir par les bulletins d'information des radios, j'apprenais, comme bon nombre de ses amis et de ses lecteurs, que Gabriel Marcel venait de gagner l'autre rivage.

Et pourtant, le petit homme aux yeux clairs, qui vous accueillait avec une générosité candide dans le désordre chaleureux de son appartement de la rue de Tournon, ne pouvait pas mourir tant sa présence allait demeurer l'expression de son œuvre. Depuis lors, on ne le voit plus au théâtre, il ne signe plus d'appels en faveur de toute détresse, il ne claudique plus d'un déjeuner « important » vers une conférence « intéressante » ; mais sa curiosité reste son témoignage.

Treize ans déjà. Ce philosophe par vocation, ce dramaturge par goût du dialogue, ce musicien par sensibilité, dont l'œuvre ne fut jamais un prétexte à grand tapage, est maintenant inscrit dans sa gloire, puisque, inexorablement et à défaut de public, Gabriel Marcel garde ses lecteurs.

Ils sont suffisamment nombreux pour former une famille au sein de laquelle chaque génération trouve dans ses membres assez de talent pour exprimer de par le monde la pensée qui les rassemble.

PRESENCE DE GABRIEL MARCEL est donc née de la nécessité, plus encore que de la pitié. Cette association, internationale dès l'origine, s'est employée depuis plus de dix ans à servir le destin d'une pensée en se mettant à la disposition de ceux qui choisissent d'en communiquer le sens. Ce furent des Cahiers truffés d'inédits et chargés de commentaires. Ce furent des rencontres dans cette Maison de l'Europe qui est à Paris, dans le quartier du Marais, l'Hôtel de Coulanges. Là, étudiants grecs, dissidents polonais, prêtres africains, jésuites chinois, artistes roumains, philosophes rigoureux ou poètes en toutes disciplines, rencontrèrent les meilleurs esprits que l'Université sait produire pour que le Savoir se pérennise quand il reste un appel.

EDITORIAL

Tout cela est, pensons-nous, bien illustré dans ce sommaire par le dialogue inédit avec Miklos Veto, par la conférence de Pietro Pini, et par le commentaire fidèle autant qu'assidu de Jeanne Parain-Vial.

Tout cela était trop beau pour que l'on n'en fit point une fête. Elle eut lieu de 16 décembre 1985, pour marquer le dixième anniversaire de notre communauté associative. Ce fut l'occasion récréative de partager un labeur opiniâtre. Celui-ci était grand puisque, simultanément ou presque, sortaient au Canada le monumental Vocabulaire de Simonne Plourde et l'essai sur le Mal de René Davignon; puisque, en France, Gabriel Marcel était désigné comme étant un témoin de la modernité dans le livre d'Yves Ledure; puisque, enfin, paraissait la Correspondance du «cher Maître» avec le Père Fessard. Il aurait pu aussi être question de traductions en grec, en italien ou en japonais, d'études publiées en DDR, en Pologne ou à Taïwan, d'un congrès à Montréal, d'un autre à Trois-Rivières, ainsi que d'une conférence internationale à Athènes. On eut mieux: ce Croyant-converti qui, à la fin de son existence, s'avouait volontiers a-confessionnel, a mérité de se voir reconnaître par l'archevêque de Paris comme un de ces Veilleurs dont l'Eglise a besoin.

Ce foisonnement ne doit rien à une victoire posthume par le relai d'une mode. Il est la conséquence modeste mais universelle d'une fidélité dont on voudrait que ces pages traduisent l'évidence.

J.B.



Séminaire d'étudiants «marcelliens» dirigé par M. René Poirier, de l'Institut (à droite sur la photo).



BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à CITE, 17, rue des Petits-Champs 75001 Paris

règlement à l'ordre de CITE, ccp 23 982 63 N Paris

NOM :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

.....

souscrit un abonnement,

☐ Normal pour un an (4 numéros), 125 F

☐ Soutien pour un an (4 numéros), 200 F



☐ Normal pour deux ans (8 numéros), 235 F

ci-joint règlement par chèque bancaire ou postal

POUR VOS AMIS

Si vous avez un ami qui, à votre avis, pourrait s'abonner à CITE,
merci de bien vouloir nous donner son adresse afin que nous le
contactions.

.....

.....

..... *page 5*



Gabriel Marcel
vers 1930.

De nature interrogative, la pensée de Gabriel Marcel trouva toujours à s'accorder avec le dialogue. Beaucoup furent publiés, comme celui que le philosophe eut avec Pierre Boutang devant les caméras de télévision, et qui fut retranscrit par Joël Bouëssée pour un livre édité chez Jean-Michel Place.

L'interview que nous présentons ici aura connu 27 ans de vie cachée. Gabriel Marcel l'accorda en septembre 1959 à un jeune philosophe hongrois récemment arrivé en France et qui, depuis lors, est devenu Français et enseigne à l'Université de Rennes, quand ce n'est pas au Brésil à l'Université du Rio Grande.

Miklos Veto, depuis cette rencontre marcellienne, a eu le temps de beaucoup publier, notamment sur la métaphysique religieuse de Simone Weil, ou à propos de Schelling.

Avec ce dialogue légèrement remanié, il nous introduit dans la pensée d'un philosophe qui, comme on va s'en apercevoir, n'était en rien étranger aux problèmes de son temps, et jetait sur les hommes et sur les événements un regard lucide où la générosité n'était nullement synonyme de complaisance.

Réflexions sur la civilisation

Gabriel Marcel interrogé par Miklos Vetö

Miklos VETO: Je voudrais vous poser quelques questions sur les rapports du christianisme et de la société moderne, sur la situation du Chrétien dans le monde moderne. Tout d'abord, pensez-vous que l'homme moderne ait encore une exigence de l'absolu, une exigence du sacré ?

Gabriel MARCEL: Je vous répondrai, d'abord, qu'il est peut-être difficile de parler de l'homme moderne en général. J'ai toujours une certaine répugnance à raisonner sur ce que j'appellerai des abstractions et l'homme moderne en est peut-être une. Je crois qu'il faudrait modifier un peu l'énoncé de votre question et dire: croyez-vous que l'homme moderne tend à évoluer dans un sens favorable ou, au contraire, opposé au sacré ? Je suis sûr que je ne m'écarte pas du sens de votre question en la formulant ainsi.

Je vous répondrai là d'une manière très catégorique. Il me paraît évident que, dans l'ensemble, et il faudra certainement préciser et nuancer davantage par la suite, l'homme tend à s'éloigner du sacré. Ceci me semble absolument certain.

J'ai beaucoup insisté, autrefois, dans un écrit qui a été ensuite repris dans le volume *Etre et avoir*, sur le fait que les techniques en tant qu'elles se présentent comme des prises de l'homme sur la réalité objective, se situent, d'une certaine manière, à l'opposé du sacré. Car le sacré, de quelque manière qu'on le définisse, m'apparaît essentiellement non comme ce qui peut avoir prise sur nous mais ce sur quoi nous n'avons pas prise.

En d'autres termes, le sacré se définit par la transcendance. Vous savez comme moi qu'on a beaucoup abusé de ce mot. On l'a employé dans des sens très divers et souvent très affaiblis. Par exemple, lorsqu'on parle de *transcendance horizontale* - ce qui ne veut pas dire grand'chose à mon avis. Si nous prenons le mot *transcendance* dans son sens authentique, en tant qu'il s'oppose à *immanence*, il est absolument clair que le sacré c'est le transcendant. Pour moi, en tous les cas, c'est une identification que je commencerai par poser au départ de notre réflexion.

MIKLOS VETO

Dans ce sens-là, pour autant que l'homme est de plus en plus gouverné et même, d'une certaine manière accepté par les techniques qu'il a inventées, il tend sûrement à se détourner du sacré ou du transcendant et même, dans bien des cas, il tend à le mettre en question.

Miklos VETO: Est-ce que vous croyez que la technique est nécessairement dangereuse pour l'aspiration de l'homme vers le sacré ?

Gabriel MARCEL: Sûrement pas. Je crois que là il faut - et vous avez tout à fait raison - introduire une distinction extrêmement importante entre la ou les techniques prises en elles-mêmes et puis certaines dispositions qu'elles risquent de créer chez l'homme mais qu'elles ne créent pas fatalement.

Pour préciser je dirai que, si nous considérons la technique comme je l'ai fait dans je ne sais plus lequel de mes écrits, comme du savoir-faire, il me paraît impossible de dire qu'elle est en elle-même spirituellement mauvaise. Je dirais même plutôt le contraire: dans la mesure où elle est application de la raison, on peut dire qu'elle est bonne. Seulement, la vérité est qu'il est difficile de porter une appréciation sur la réalité intrinsèque des techniques. Si vous voulez, elles n'ont pas de réalité intrinsèque, elles sont des moyens.

Seulement, ce que nous constatons, c'est que ces moyens tendent très souvent à se prendre, en quelque sorte, pour des fins. En d'autres termes, ces techniques qui pourraient et qui devraient rester subordonnées à ce que j'appellerais les valeurs supérieures, quitte à préciser un peu plus tard, risquent de devenir, des objets de fascination pour l'esprit. Ce qui peut alors détourner du sacré, c'est cette fascination elle-même.

Mais, cette fascination n'est-elle pas inévitable ? Au fond, ce qui est en question c'est la manière dont la liberté de l'homme se comporte par rapport aux techniques.

Miklos VETO: Croyez-vous que c'est le christianisme qui aidera l'homme à surmonter les dangers que cause cette fascination des techniques ? La religion a-t-elle déjà trouvé le moyen de ramener les techniques à leur place normale, à leur place due ?

Gabriel MARCEL: Non, je crois que c'est un problème qui se pose actuellement et qui n'est pas résolu. Cette question rejoint une discussion que nous avons eu, il y a trois jours, à l'Académie des Sciences morales et politiques. René Gillouin (1) nous a fait une communication intéressante sur ce qu'il appelle « la civilisation du travail » et sur le problème que pose cette civilisation sur ce plan. Il a justement été question, dans la discussion qui a suivi, du rôle que pouvait ou ne pouvait pas jouer le christianisme, si vous voulez la rechristianisation des masses, pour la solution de ce problème. Et j'ai dit qu'il y a probablement une tendance assez dangereuse chez certains chrétiens de gauche à s'imaginer que des notions de base du

(1) René Gillouin: philosophe, auteur d'un livre important sur la philosophie de Bergson.

REFLEXIONS SUR LA CIVILISATION

marxisme, par exemple, peuvent être christianisées. Ceci me paraît extrêmement douteux. Par conséquent le problème que vous posez est un problème absolument réel mais dont nous sommes très loin de percevoir actuellement la solution. Il est sûr que, nous chrétiens, nous devons considérer que ce problème doit pouvoir être résolu, c'est-à-dire qu'il ne peut pas être question de sacrifier les techniques, - autant que ce mot ait un sens - aux exigences religieuses. A mon avis, dire cela, ce serait, en réalité, une capitulation.

L'homme a assumé le poids des techniques. Il ne peut plus le déposer. Il le porte sur les épaules et c'est une illusion complète de s'imaginer, avec une certaine forme de gandhisme, par exemple, qu'il est possible pour l'homme de revenir à un stade pré-technique. Là, je serais tout à fait d'accord, disons, avec les progressistes. Seulement, pouvons-nous dire, d'une manière précise et claire, comment une conciliation dans le concret peut s'opérer entre ce que nous appellerons la religion d'un mot très général, et un peu profane, et cette sorte de civilisation nouvelle, cette civilisation en formation que nous appellerons celle de l'âge technique ? La réponse ne peut être qu'assez dubitative.

D'ailleurs, pour que notre conversation ait plus d'intérêt, je serais assez tenté de vous renvoyer la balle et de vous demander ce que vous pensez de ce problème. Cela m'intéresse beaucoup de voir ce que pense un homme de votre génération qui est un croyant tout à fait authentique, qui se pose les questions, qui, d'autre part, par son expérience même, a été amené à voir de très près ce que risque de devenir un homme soumis à cette force de technocratie, car, après tout, le communisme est un type de technocratie.

Miklos VETO: Je pense que la raison profonde de la déchristianisation de notre époque et de cette influence déshumanisante de la technique n'est pas à chercher dans la technique même. Je suis persuadé que la solution ne sera pas une sorte de baptême de la technique, mais une revalorisation du travail humain et une revalorisation de notre attitude envers le monde matériel. Je crois enfin que notre expérience spirituelle, notre vie spirituelle ne peut pas devenir plus pauvre par le fait de la technique, mais que en revanche la technique pourrait devenir déshumanisante par le fait que notre expérience spirituelle, elle, deviendrait plus pauvre.

Gabriel MARCEL: Peut-être n'avez-vous pas tort mais, tout de même, le cadre que tend à créer - n'employons pas le mot technique qui finit par être un peu vague - disons, par exemple, l'industrie est un cadre qui est tout de même extraordinairement étranger par lui-même à un certain type d'exigences religieuses.

Pour être aussi concret que possible il faut que nous évoquions ensemble ce que peut être un faubourg industriel, la banlieue d'une

MIKLOS VETO

grande ville. Que ce soit Paris, Londres ou Budapest, il y a quelque chose d'extraordinairement dépersonnalisé dans ce cadre. Si vous comparez cela à ce que pouvait être le cadre d'une ancienne cité ou à ce que peut être encore un cadre rural, vous sentirez tout de suite la différence. Or on ne peut pas trop insister sur l'action exercée par l'ambiance dans laquelle des êtres sont appelés à vivre. Ce n'est pas seulement quelque chose qui est autour d'eux, c'est finalement quelque chose qui est aussi en eux et qui, par là-même, tend à les informer. Je ne prends pas informer dans le sens habituel du mot. Je veux dire qui tend, je dirais presque à les créer. Et c'est cela qui me paraît tout de même en soi extrêmement inquiétant. Et puis, voyez-vous, c'est un point sur lequel j'ai beaucoup réfléchi: ce qui me paraît très grave, dans la perspective qui est la nôtre en ce moment, c'est que, disons l'ouvrier, l'homme qui est appelé à vivre dans un atelier, dans une usine, un garage, tend, presque inévitablement à concevoir le monde comme étant, pour ainsi dire homogène par rapport à cet atelier, à cette usine ou à ce garage. Ce qui implique, justement, une vue désacralisante de ce monde.

Même si nous quittons les grandes villes, la nature tend de plus en plus à se présenter, dans la perspective industrielle, comme un simple réservoir de matières premières. La notion de matières premières prend une valeur extraordinairement importante. Nous sommes très loin de ce qui a toujours été impliqué par le passé dans notre civilisation et aussi dans la religion de cette civilisation qui est tout de même la présence d'un ordre vivant avec lequel l'homme pouvait et devait maintenir un certain équilibre.

Je me suis servi, il y a très longtemps déjà, d'une expression que je maintiendrai. J'ai dit: au fond, la science moderne tend à créer un véritable anthropocentrisme pratique, c'est-à-dire que l'homme apparaît de plus en plus comme le seul principe intelligent et ordonnateur dans un monde vraiment dévalorisé, dans un monde dévalué, dans un monde dont il se considère maintenant comme le centre de telle manière qu'il a la prétention de le modifier à son gré et de l'aménager.

Miklos VETO: Ne croyez-vous pas que la naissance de la société industrielle qui a posé ces questions jusqu'ici non résolues au christianisme a trouvé un christianisme figé dans des formes sociales, culturelles, qui sont liées un peu à la naissance et au développement du message chrétien, c'est-à-dire de l'Europe méditerranéenne antique et médiévale ? Croyez-vous qu'une des raisons de la non-adaptation religieuse des masses à notre époque industrielle est due au fait que le christianisme ne s'adapte pas aux problèmes posés par notre époque ?

Gabriel MARCEL: Il y a quelque chose de tout à fait vrai dans ce que vous dites. Je préciserais un peu autrement mais je vous rejoindrai. Je crois qu'en effet il faut tenir grand compte des conditions dans lesquelles s'est développée la société industrielle et

REFLEXIONS SUR LA CIVILISATION

très précisément au cours du 19^e siècle. Je ne crois pas qu'il y ait intérêt à remonter beaucoup plus loin. Il est sûr qu'il s'est produit à cette époque, dans l'ensemble et malgré quelques réactions individuelles très puissantes - vous pensez, par exemple, à un homme comme Laménais - une sorte d'alliance très dangereuse, très funeste entre l'Eglise - nous pouvons même dire les Eglises - et, je vais employer un terme presque socialiste, la classe exploitante. C'est absolument certain. La notion même de hiérarchie a dû jouer un rôle assez dangereux parce qu'on a admis assez facilement que la hiérarchie dans l'Eglise pouvait tout naturellement s'adosser à la hiérarchie dans la société. Et il est très probable que ceci était peu conforme à ce que nous pouvons, probablement, appeler le sens du message chrétien. Cette situation était dangereuse parce qu'elle ne pouvait pas, non plus, se retourner impunément.

Nous avons vu, justement chez un homme comme Laménais et chez d'autres, dans un mouvement d'ailleurs de générosité qui ne peut être qu'admiré en son principe, une sorte de retournement assez inquiétant qui consiste presque à admettre le contraire, c'est-à-dire à admettre qu'il fallait mettre au sommet, si je puis dire de la hiérarchie chrétienne, ce qui était au contraire tout en bas de la hiérarchie politico-sociale.

Un certain christianisme révolutionnaire s'est développé par une sorte de contradiction presque directe avec ce qui avait été dit, dans la conception réactionnaire initiale. c'est également une position très dangereuse parce qu'elle consiste à littéraliser beaucoup trop le message chrétien comme l'on fait ceux qui ont parlé, avec imprudence, du «Christ ouvrier». C'est une notion dangereuse parce qu'elle aboutit à l'exaltation d'une classe. Il vaut probablement mieux, du point de vue chrétien, exalter la classe ouvrière que la classe bourgeoise. Je l'accepterais. Il vaudrait mieux, encore, n'exalter aucune classe et dire que l'ordre chrétien, est absolument transversal par rapport à toute distinction de classe.

Autrement, nous voyons à quoi cela aboutit : certains religieux, très impressionnés par les idées d'extrême-gauche, en viendront, eux-aussi, à dénier toute dignité chrétienne à des gens appartenant à une certaine élite sociale, ce qui est absurde.

Miklos VETO: Croyez-vous que cette tendance dite révolutionnaire de l'Eglise soit plus dangereuse à présent pour l'activité de l'Eglise que cette assimilation de la hiérarchie ecclésiastique à la hiérarchie sociale ?

Gabriel MARCEL: Le danger est le même au fond, mais il est retourné. Dans les deux cas, au fond, c'est la transcendance, ici encore, qui est méconnue. On aboutit à une espèce de messianisme social qui me paraît extraordinairement éloigné d'une chrétienté véritable.

Je pense, fidèle à ma méthode, qu'il faut toujours considérer les choses dans une certaine situation historique. Ne nous plaçons pas

MIKLOS VETO

en dehors de la situation historique actuelle, de la situation créée par le fossé qui existe entre l'Occident et le monde de l'Est.

Il est prodigieusement dangereux de faire quoi que ce soit qui puisse aboutir à une sorte de pactisation entre le christianisme et les régimes de l'Est. Je ne parle pas des populations car, au fond, j'irais jusqu'à penser qu'en Allemagne, par exemple, les plus hautes valeurs personnelles se situent à l'Est. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut être vrai pour les autres pays satellites (j'ai moins de données) mais je suis persuadé que les chrétiens les plus authentiques ne sont en général pas ceux qui sont passés à l'Ouest, mais ceux qui, restant là où ils étaient, dans des conditions périlleuses et difficiles, luttent pour leur foi, sur place, contre toutes les menaces, toutes les tentations auxquelles ils sont exposés. Vous comprenez par conséquent qu'il n'est pas dans mon esprit de minimiser la valeur spirituelle qui est de ce côté-là, au contraire. Seulement ce n'est pas de cela que je parle en ce moment. Ce qui m'inquiète énormément quand je rencontre des catholiques à tendance progressiste, c'est que j'ai l'impression qu'ils ont trop tendance à oublier tout ce qu'il peut y avoir dans les régimes de l'Europe orientale - je ne parle même pas de la Chine - de radicalement contraire au christianisme, c'est-à-dire, au fond, simplement à la notion chrétienne de la liberté des enfants de Dieu. Cette phrase synthétise, presque, tout ce que je veux dire.

Miklos VETO: En abordant un autre domaine, croyez-vous que la déchristianisation de notre époque est due en grande partie aussi au fait que notre civilisation, nos valeurs culturelles, ont perdu leur inspiration chrétienne ? Croyez-vous qu'il y a une possibilité d'une nouvelle civilisation, d'un nouvel ordre intellectuel inspiré par le christianisme, c'est-à-dire est-ce que le christianisme a une vocation proprement culturelle ?

Gabriel MARCEL: Le mot est peut-être excessif, je ne sais pas si on peut parler d'une probable vocation culturelle du christianisme. Pour moi, le christianisme, dans la mesure où il est vivant, où il est une vie, ne peut pas ne pas avoir un retentissement sur la culture. Ce retentissement peut être tout à fait direct. A mon sens une culture qui se couperait complètement du christianisme aurait, presque certainement, en soi un principe de mort. Quant à savoir dans quelles conditions cette rechristianisation est actuellement possible, il est très difficile de répondre. Nous risquons de nous livrer à des espèces de prophéties qui sont vraiment sans base. Ce que nous pouvons faire, c'est repérer dans ce que nous voyons autour de nous le signe de ce qui peut être une renaissance.

Je prendrai un exemple, parmi d'autres: une action comme celle des Petits Frères du Père de Foucauld est une action qui me semble pouvoir avoir, en elle-même, de grandes possibilités.

REFLEXIONS SUR LA CIVILISATION

Miklos VETO: Pourriez-vous me préciser le rapport que vous voyez entre la crise des valeurs spirituelles et cette crise des valeurs intellectuelles de l'art que nous expérimentons ?

Gabriel MARCEL: Jusqu'à un certain point, je ne peux pas m'empêcher de penser que ces formes, selon moi aberrantes, qui sont celles de l'Art actuellement, cette sorte de prédilection pour le laid, pour le difforme, pour l'informe, je crois que tout cela est le signe d'une transformation profonde et qui est liée à ce que vous-même avez appelé tout à l'heure une déshumanisation qui porte, en réalité, sur la personne elle-même. Au fond, il a beaucoup été question de la personne de notre temps, on a même vu de belles doctrines qui prétendaient s'appeler « personnalisme », chez Emmanuel Mounier et chez d'autres. J'ai toujours prétendu qu'on cherchait à rattraper au niveau des mots ce qui était de plus en plus perdu au niveau des réalités. Il n'y a pas d'époque où la personne a été plus foulée au pied que la nôtre et il n'y en a pas où elle a été davantage exaltée. Je ne conteste pas la bonne foi d'Emmanuel Mounier, elle était indiscutable, c'est un esprit qui a manqué de clairvoyance mais qui était sincère et chrétien.

Miklos VETO: Croyez-vous que la civilisation technique - je ne trouve pas mieux que ce terme très vague -...

Gabriel MARCEL: Je crois qu'on est à peu près obligé de s'en servir.

Miklos VETO: ...a trouvé dans l'art abstrait son expression définitive ?

Gabriel MARCEL: Définitive, sûrement pas. Je crois, sans pouvoir d'ailleurs l'affirmer absolument - je n'ai pas là une expérience suffisante - que s'il y a un lien entre l'art abstrait et la civilisation technique, c'est un lien plutôt négatif, c'est-à-dire que dans les deux cas on se détourne de l'humain en tant que tel. La disparition d'un art comme celui du portrait me semble à cet égard révélateur.

Miklos VETO: Vous reprochez à l'art abstrait de se vider de son contenu humain ? Naturellement, le problème de l'art engagé s'impose. Quelle est selon vous la différence nette entre un art engagé et un art qui n'est que propagande ?

Gabriel MARCEL: Je vous dirai franchement que l'expression « art engagé » m'inquiète. Précisément parce qu'il me paraît extrêmement difficile de tracer une ligne de démarcation précise entre l'art engagé et l'art propagande. Je n'ai pas tellement réfléchi sur l'art engagé parce que je n'y crois pas du tout, j'ai beaucoup réfléchi sur la pensée engagée. J'admets très bien que la pensée doit être engagée en ce sens qu'elle doit prendre position sur certaines options fondamentales et d'abord l'option pour ou contre la liberté,

MIKLOS VETO

l'option pour ou contre une certaine justice. Si on veut aller plus loin, si pensée engagée veut dire partisane, alors, là, je crois que nous sommes en présence d'une trahison.

Miklos VETO: Est-ce que vous n'appelleriez pas la cathédrale de Chartres l'expression d'un art engagé ?

Gabriel MARCEL: C'est possible, mais j'ai l'impression que là nous introduisons rétrospectivement dans l'état d'esprit des hommes qui ont fait la cathédrale une notion qui leur était complètement étrangère. J'ai le sentiment que nous dénaturons un peu.

Miklos VETO: Je crois que l'option chrétienne est une option qui dépasse une option partisane. J'entends par art engagé une option spirituelle, une option pour une conception du monde.

Gabriel MARCEL: Je pourrais vous citer un certain nombre de peintres, puisque nous parlons d'art, que nous admirons tous: Vermeer, Corot, Chardin, et à peu près qui on voudra... Pouvons-nous parler ici d'option ? Si nous introduisons la notion d'option, je me demande si nous ne faussons pas les perspectives qui sont vraiment celles de l'artiste créateur. Encore une fois, là où il s'agit d'une cathédrale, c'est tout à fait différent parce que c'est un édifice qui a une destination précise, qui doit être une maison de prière. Cette maison de prière doit favoriser la prière: c'est très clair. Si vous prenez l'art profane que nous ne pouvons tout de même pas rayer d'un trait, alors il me paraît beaucoup plus difficile d'introduire votre notion d'engagement. Cela recouvre peut-être quelque chose de vrai, mais quelque chose qui me semble exprimé tout à fait autrement.

Miklos VETO: Vous pensez qu'il ne s'agit pas d'une option positive, mais de quelque chose de très haut, de très profond, qui s'impose à l'artiste ?

Gabriel MARCEL: Absolument. Seulement, je ne parlerai pas d'option. Vous comprenez, je crois que l'option s'introduit dans la période régressive, c'est-à-dire là où un certain élan créateur ou bien a disparu ou en tout cas s'est extraordinairement affaibli. Je crois que, pour le créateur, il n'y a pas d'option du tout, et je pense que c'est un de ces cas où nous retrouvons une pensée exprimée par les grands philosophes, qu'entre liberté et nécessité, il y a d'une certaine manière identité. L'option me paraît intervenir très en-deçà de l'art des véritables créateurs. Je ne vois même pas jusqu'à quel point elle intervient si ce n'est dans des cas tout à fait subalternes, tout à fait dérivés.

Miklos VETO: Jusqu'ici nous avons parlé de l'art, mais, naturellement, le problème d'une philosophie chrétienne se pose. Pourriez-vous me définir ce que vous entendez par philosophie chrétienne ?

REFLEXIONS SUR LA CIVILISATION

Gabriel MARCEL: Je n'ai pas besoin de vous apprendre que la notion de philosophie chrétienne est une notion qui a été violemment contestée. Un homme comme Emile Bréhier⁽²⁾, à mon avis tout à fait à tort, a absolument contesté qu'il existe une philosophie chrétienne. En d'autres termes, il a refusé d'admettre, si vous voulez, que le message chrétien ait pu avoir une efficacité spécifique dans le domaine philosophique. Je crois personnellement que c'est tout à fait faux. Cela me paraît même absolument insoutenable. Je crois, au contraire, que les idées qui ont été lancées dans le monde par le christianisme ont profondément modifié l'univers des philosophes et je crois qu'il nous est très difficile, peut-être impossible même, lorsque nous cherchons à penser simplement en philosophe, de faire radicalement abstraction de cette sorte de radiation intellectuelle du christianisme.

Maintenant, ceci ne veut pas dire qu'il soit très facile de définir exactement ce qu'est une philosophie chrétienne. J'hésite un peu à vous donner une réponse catégorique et précise. Je me servirai d'un terme: «aimantation». Je dirai qu'une pensée chrétienne, une philosophie chrétienne, est une philosophie qui est aimantée par certaines données fondamentales de la conscience religieuse, ces données contribuant d'une certaine manière à orienter le mouvement même de la réflexion. Mais cela est très difficile à dire d'une façon tout à fait générale. Je crois que cela ne pourra être montré qu'à propos de certains problèmes particuliers. Je crois que ce que je dis là d'une manière très générale est forcément un peu indéterminé et ne pourra prendre un contenu que dans un contexte précis.

Miklos VETO: Permettez-moi de vous poser une question indiscrète. Vous, philosophe chrétien, comment concevez-vous votre vocation au service de la religion et la pensée chrétienne ?

Gabriel MARCEL: Je ne sais pas si je peux tout à fait me poser le problème de cette manière-là. J'ai posé en principe que je servirai ma foi dans la mesure même où je servirai la vérité. Ce qui vaut davantage pour moi, c'est la vérité. Il est d'ailleurs, extrêmement difficile de servir la vérité, surtout quand on part de cette idée, dont je suis de plus en plus convaincu, que la vérité ne peut absolument pas être considérée comme un objet, quelle est en réalité un esprit. C'est un certain esprit qu'il s'agit de servir. D'une certaine manière, cet esprit coïncide avec ce que nous appelons le Saint-Esprit.

(2) Emile Brehier: 1876-1952, membre de l'Institut, professeur de philosophie grecque à la Sorbonne, auteur entre autres d'une histoire générale de la pensée et d'une histoire de la philosophie médiévale.

Vous avez parlé tout à l'heure de vocation, je pense que s'il y a une vocation chez moi, c'est cette vocation-là. Elle est, d'ailleurs, déjà extrêmement difficile à suivre, mais je ne crois pas que ma vocation soit une vocation proprement ecclésiale. Je ne pense pas que ma vocation soit vraiment tournée très précisément vers l'Eglise. J'ai toujours eu l'impression - je ne l'ai pas eue directement mais *a posteriori* - que ma vocation était surtout de me tourner vers les incroyants, parce que j'ai été très longtemps parmi eux, parce

MIKLOS VETO

que certains des êtres qui m'ont été le plus chers, le plus proches ont été des incroyants et qu'alors il s'agissait pour moi, ayant évidemment certaines lumières qu'ils n'ont pas, de tâcher de les mettre à leur portée. Mais ceci n'était possible qu'à condition de coïncider avec eux, tout en les dépassant, et par là même en ayant une chance de les atteindre.

Miklos VETO: Est-ce que la philosophie vous a servi pour atteindre la foi ?

Gabriel MARCEL: Il est très difficile de répondre parce que la réponse est à la fois oui et non. A l'origine de ma démarche philosophique il y a eu une sorte d'assurance, très inarticulée d'ailleurs, qui était au fond déjà d'ordre religieux. Mais, d'autre part, il est vrai de dire que ce mouvement de la réflexion a contribué à me permettre de pénétrer plus avant dans la vérité religieuse, si bien que, d'une certaine manière, on pourrait dire que la religion est à la fois au départ et à l'arrivée, mais pas du tout sous la même forme. Au départ sous une forme extrêmement implicite, enveloppée, à l'arrivée d'une façon beaucoup plus articulée.

Miklos VETO: Vous croyez qu'implicitement vous avez eu la Grâce, mais pour expliciter ce don, il faut se servir du raisonnement ?

Gabriel MARCEL: Parfaitement. C'est assez saint-augustinien, au fond, n'est-ce pas ? Cette sorte de double rapport entre la foi, la croyance et l'intelligence, je crois que c'est presque du saint Augustin. Il ne me semble pas pourtant que je peux dire qu'il y a eu vraiment une influence de saint Augustin sur moi. Je n'ai pas beaucoup lu saint Augustin et ma lecture des Confessions est certainement postérieure à ma conversion.

Miklos VETO: Est-ce que vous ne croyez pas que dans la philosophie, nous posons des questions dont nous attendons la réponse sur un autre plan, sur le plan de la religion ? Est-ce qu'il suffit à la philosophie de poser les questions ou est-il nécessaire de trouver les réponses aussi ?

Gabriel MARCEL: Là encore, ce que vous demandez est très difficile. Je serais tenté de dire à peu près ce qui est sous-entendu dans votre question, c'est-à-dire que la réponse ne peut probablement être donnée que par la religion, mais qu'elle peut être préparée et déjà pressentie au niveau de la pensée. Il est à la fois vrai et faux de dire que la philosophie peut se suffire. Elle peut se suffire jusqu'à un certain point, probablement pas pour le développement de l'âme. D'une certaine manière - cela rejoindrait assez, au fond, la position de Claudel - la philosophie est amenée à reconnaître à un certain niveau sa propre insuffisance et, dans la mesure où elle reconnaît son insuffisance, elle prépare des réponses qui, d'autre part, ne peuvent pas venir d'elle puisque, malgré tout, là, il faut bien que j'ai une notion de la grâce.

REFLEXIONS SUR LA CIVILISATION

Miklos VETO: Je me souviens d'une phrase de Kierkegaard, il dit que la seule tâche de la philosophie est de définir ses limites...

Gabriel MARCEL: Cela rejoint ce que je viens de dire, même si c'est malgré tout réduire un peu trop le rôle de la philosophie. La philosophie est beaucoup plus que cela. Mais ces questions de limites et cette capacité de définir ses propres limites, c'est en effet une des fonctions importantes de la philosophie.

Miklos VETO: Vous croyez donc que la philosophie donne la réponse à ses propres questions ? Mais pour que cette réponse soit vraiment essentielle et vécue, l'apport de la religion est indispensable ?

Gabriel MARCEL: Oui. Il est très difficile pour la philosophie d'apporter de quoi nourrir une vie. Il y a des exemples tout de même, de très rares exemples, mais je vous avoue que je suis un peu méfiant.

Miklos VETO: Comment concevez-vous le rôle de la philosophie dans la vie intellectuelle des chrétiens ?

Gabriel MARCEL: Je crois que ce rôle n'est pas du tout indispensable. Ce qui est important ce n'est pas de savoir si on a un diplôme, c'est de savoir si on éprouve en soi une certaine exigence que j'appellerai une exigence d'intelligibilité. Il est bien certain que pour un chrétien qui éprouve cette exigence d'intelligibilité, c'est-à-dire qui ne se contente pas de pratiquer la religion, je crois que là, en effet, le rôle de la philosophie est extrêmement important, mais je peux concevoir de bons chrétiens qui n'éprouvent pas, ou pas distinctement, cette exigence. Je ne trouve pas que cela les diminue.

Miklos VETO: Je parle d'un intellectuel chrétien.

Gabriel MARCEL: C'est autre chose alors. Chez l'intellectuel chrétien, il est certain que la philosophie devrait jouer un rôle. Nous voyons, cependant, des savants chrétiens qui me paraissent, du point de vue philosophique, absolument dépourvus de toute faculté et même de tout intérêt. Je pense, par exemple, à un homme qui est un de mes confrères de l'Institut, un physicien connu, M. Leprince-Ringuet. Voilà un homme avec qui je me rappelle avoir eu des entretiens philosophiques. J'ai constaté qu'il était, en ce domaine, à un niveau absolument primaire. Puisque c'est un bon physicien, cela ne me gêne pas. Mais il est sûr que pour lui la pensée philosophique ne joue pas, il ne sait même pas ce que c'est.

Miklos VETO: Ne croyez-vous pas qu'il s'agit, chez des scientifiques, d'une certaine constatation de la disparition du domaine de la philosophie ?

Gabriel MARCEL: Il y a beaucoup de questions qui sont tout à fait en dehors de la profession des sciences.

MIKLOS VETO

Miklos VETO: Cela m'intéresse beaucoup car je pense à de jeunes scientifiques chrétiens qui considèrent la philosophie comme une survivance, comme quelque chose qui n'a plus d'objet. La religion et la science leur suffisent.

Gabriel MARCEL: Alors là c'est probablement une religion très mitigée ! Il est très difficile de répondre en gros. C'est une chose qu'il faudrait voir *in concreto*. Je ne crois pas qu'on puisse s'en tenir à cette position. Je dirai même qu'elle me paraît très dangereuse. Je me demande si elle peut être durable. Finalement la religion risque d'être submergée par l'exigence proprement scientifique si l'exigence scientifique n'est pas appuyée par une réflexion philosophique... Finalement on en viendra à mettre en question les réalités même de la foi.

Miklos VETO: Donc, vous pensez que la philosophie et la science peuvent servir comme une sorte de propédeutique à la religion ?

Gabriel MARCEL: La science sûrement pas !

Miklos VETO: Vous niez le rôle des sciences ?

Gabriel MARCEL: Je ne crois pas qu'elles puissent avoir une valeur propédeutique pour la religion.

Miklos VETO: Selon vous les réflexions sur les réalités physiques ou psychologiques du monde ne peuvent pas aboutir à une réflexion... ?

Gabriel MARCEL: Cela dépend de ce que vous entendez par «réflexion». Si une certaine réflexion sur le monde intérieur peut jouer un rôle important, elle n'est pas du tout assimilable à une science. Je reste dans les lignes de la philosophie de la réflexion. Je ne crois pas, absolument pas, que cette réflexion puisse se muer en connaissance scientifique. Si nous prenons la psychologie comme science, à supposer qu'elle existe, elle me paraît quelque chose de tellement indigent qu'elle reste en dessous de tout ce qui nous intéresse. Je crois que cela pourrait exister aussi pour la sociologie. Il est probable qu'il faudrait également établir une distinction entre une sociologie proprement scientifique, dans la mesure où cela peut exister, et une philosophie du social.

Mais vous posez des questions très difficiles sur lesquelles je n'aime pas beaucoup improviser. Il faudrait arriver à définir assez précisément ce qu'on entend par science. En tout cas, l'attitude que vous me décrivez m'intéresse. Je suppose assez fréquent ce bon voisinage qui s'établit, dans un jeune esprit, entre une religion qu'on ne met pas en question et une science, physique ou mathématiques, qu'on pratique également sans se préoccuper de voir comment cela peut s'organiser. C'est une position qui a d'ailleurs été celle de beaucoup d'esprits à la fin du XIXe siècle. Il y a eu des catholiques qui étaient des positivistes à ce point de vue-là. Des gens comme Bourget allaient dans cette direction.

REFLEXIONS SUR LA CIVILISATION

Moi, personnellement, je dois dire que j'ai toujours pensé contre cela. Cela me paraît extraordinairement irritant pour l'esprit qu'il puisse y avoir une sorte de juxtaposition entre des domaines manifestement tout à fait différents, qui ne communiquent nullement.

Miklos VETO: Pourriez-vous me donner une explication de votre conception sur le rôle de la philosophie par rapport aux sciences et à la religion ?

Gabriel MARCEL: C'est un peu difficile de répondre à une question comme celle-là. Je dirai que tout ce que j'ai écrit est une réponse, mais cette réponse n'est pas facile à résumer. La philosophie est avant tout une réflexion sur les données fondamentales. Or, il est certain que, dans bien des cas, la science part de ces mêmes données, mais sans du tout se demander comment elles sont possibles. Elle n'a pas d'ailleurs à se poser de questions. Je prends un exemple. D'une certaine manière, toute science parle de la sensation. Mais comment la sensation est-elle possible, qu'est-ce que cela peut être que l'acte de sentir ? Voilà une question que le savant ne se pose pas. Du moins, s'il se la pose, il lui substitue quelque chose de tout à fait différent. Il interprétera la sensation comme si c'était vraiment un certain contact matériel sans se dire qu'il la dénature.

Miklos VETO: Qu'est-ce que vous concevez comme objet spécifique de la philosophie qui la distingue des sciences, qui ne pourra être atteint par aucune ?

Gabriel MARCEL: On pourrait presque prendre la vieille formule d'Aristote et parler de pensée de la pensée. Ce serait une des meilleures définitions qu'on puisse donner de la philosophie. Je ne pense pas qu'aucune science puisse nous éclairer sur l'acte de pensée. J'ai été beaucoup plus loin d'ailleurs. C'est toujours la même chose, vous me prenez en traître, vous posez des questions difficiles auxquelles on ne peut pas improviser une réponse. Mais je me demanderai, en tant que philosophe, comment un être pense, quelles peuvent être les conditions qui rendent, par conséquent, une pensée concrète. Il ne s'agit pas de réfléchir sur une pensée prise dans l'abstrait. Ceci m'amène à me demander ce que c'est qu'un être. Qu'est-ce que je peux entendre par un être, est-ce qu'il y a un sens à parler de l'être, toutes ces questions sont de vieilles questions métaphysiques mais qui ne sont pas tout à fait éliminées. Nous avons un homme comme Heidegger qui s'épuise depuis trente ans à réfléchir sur la distinction entre l'être l'étant. Je ne suis pas sûr que la question soit bien posée. Je l'ai contesté dans une communication que j'ai faite il y a un an, mais - même si on ne pose pas la question comme lui - on est obligé de l'approuver.



En 1969, avec
Edmond Michelet.

Pietro Prini est professeur de philosophie à l'Université de Rome. Il a publié un premier essai sur Gabriel Marcel en 1950, avant d'en reprendre et d'en compléter le contenu pour une réédition en 1984 chez Economica.

Il a été commissaire général de la grande exposition du Conseil de l'Europe - Florence au temps des Médicis.

Membre assidu de l'association PRESENCE DE GABRIEL MARCEL, il a traité différents aspects de la pensée marcellienne lors de conférences données tout aussi bien à Paris qu'en Espagne ou en Amérique du Sud.

Sur la voie de Gabriel Marcel aujourd'hui

par Pietro Prini

Dans quelle mesure Gabriel Marcel est-il encore vivant au sein de nos problèmes d'aujourd'hui ?

Etienne Gilson disait que son œuvre aura toujours des lecteurs, parce qu'en elle « l'homme parle directement à l'homme : elle aura toujours des lecteurs parce qu'il ne cessera jamais de se faire de nouveaux amis » (1). Je crois qu'il n'y a aucun doute sur cela, parce que Gabriel Marcel, en tant que philosophe, n'a pas créé un système ou un « palais d'abstraction » entre soi-même et son lecteur, mais dans son œuvre il est toujours lui-même, sans médiations, un Socrate qui interroge en s'interrogeant, qui met en garde contre toute évasion hors d'un dialogue authentique. Mais on peut se demander si, dans la rapidité dévorante avec laquelle la culture de notre temps change les objets de son attention, de ses intérêts et de ses problèmes, la philosophie concrète de Gabriel Marcel est encore vivante aujourd'hui, dans un monde qui s'éloigne toujours plus de toute philosophie dont le propos dépasse le réseau purement formel de l'interdisciplinarité anthropologique.

S'il est vrai que, selon lui, la tâche essentielle du philosophe est celle d'un « ensemencement qui ne peut sans doute guère s'exercer que dans l'intimité du dialogue, *inter paucos* » (2), il y a quand même une structure véritablement théorique, au sens ancien et fort du mot *thèoria*, dans sa pensée, et sa méthode est rigoureuse justement dans la mesure où elle se déroule au sein du concret et non dans la

(1) cité par J. de Bourbon Busset dans sa Préface à l'ouvrage de G. Marcel, « En chemin, vers quel éveil ? », Gallimard, Paris 1971, p. 9.

(2) G. Marcel, « La dignité humaine et ses assises existentielles », Aubier-Montaigne, Paris 1964, p. 217.

construction d'un château systématique. J'ai appelé cette méthode une « méthodologie de l'invérifiable » (3) et j'entendais par cette expression l'opposer à cette méthodologie de la vérification qui, dans son sens plus large, est la voie de la science dans laquelle tend à confluer tout ce que Gabriel Marcel, dans son premier manifeste méthodologique, appelait l'objectivité » (4).

Il s'agit d'une opposition qui n'est pas entre la pensée et l'au-delà de la pensée, mais bien plutôt à l'intérieur de la pensée, dans laquelle les deux voies - celle de la science ou « réflexion primaire » et celle de la méditation ou « réflexion seconde » - ont chacun son irréfutable raison d'être dans le chemin de l'homme vers la vérité. Ceci me paraît très important pour une herméneutique fidèle de l'œuvre de Gabriel Marcel, afin qu'on puisse la libérer de toutes les interprétations édifiantes qui ont essayé d'en faire une philosophie de l'« âme belle », ou comme il me dit une fois, une « philosophie suave ». En effet, dans le but de mettre en lumière le noeud central qui lie les deux modalités de la réflexion, il faut avant tout se garder de l'équivoque d'une exténuation moraliste du problème de l'« avoir », puisque c'est dans la différence de l'être et de l'avoir qu'elles naissent et s'écartent profondément l'une de l'autre.

Je pense, par exemple, que Erich Fromm, dans son *Etre ou Avoir ?* de 1974, qui a eu la chance d'un grand succès éditorial, n'a pas évité cet équivoque. Il est bien d'accord avec Gabriel Marcel dans la dénonciation d'une grande partie des maux dont souffre l'humanité d'aujourd'hui, qui ont leur origine dans l'option, individuelle ou collective, de l'avoir plutôt que de l'être. Tandis que l'être comporte une attitude créative en face de la nature et de la société, l'avoir ou l'esprit possessif nous force à voir tout et tous, et donc nous-mêmes aussi - comme des « choses » ou des « instruments » dans un processus d'exploitation. Là, dans la conduite inspirée par le choix d'être, il y a la participation et la créativité, au lieu qu'ici, dans la conduite maîtrisée par la convoitise de l'avoir, il y a le désordre passionnel et le désespoir. Mais pourquoi, s'il s'agit seulement d'une option, pourquoi choisi l'attitude destructive au lieu d'une attitude créative ? Le vice de tous les moralismes est de ne pouvoir expliquer les raisons du mal qu'ils dénoncent, puisque ce mal, n'ayant aucun fondement réel, est à la fin un pur arbitre; je ne crois pas que la pensée de Fromm aboutisse dans cette rhétorique de la persuasion qui est le sort des prêcheurs d'un devoir-être sans fondement, mais l'époque tragique qui est la nôtre a certainement besoin d'un diagnostic lucide qui pénètre jusqu'au fond de ses maux, jusqu'à leur racine métaphysique. Fromm, comme beaucoup d'autres, n'est pas arrivé jusque là, où apparaît le problème central de la philosophie de notre temps,

(3) P. Prini, « Gabriel Marcel et la méthodologie de l'invérifiable », Lettre Préface de G. Marcel, Desclée de Brouwer, Paris 1953. Cet ouvrage a eu récemment une nouvelle édition augmentée : « Gabriel Marcel », éd. Economica, Paris, 1984.

(4) Cf. Gabriel Marcel, « Journal Métaphysique », Gallimard, Paris, 7ème édition, 1935, pp. 309 ss.

SUR LA VOIE DE GABRIEL MARCEL

«dans un monde en voie de technicisation complète», selon le mot de Gabriel Marcel, et au milieu d'un «processus gigantesque de dévaluation portant sur le permanent dans l'homme et au-dessus de l'homme» (5).

La voie de ce diagnostic est ouverte par la constatation que l'«avoir», plus profondément qu'une attitude ou une option, est la condition originaire de notre être au monde. Dans sa formulation la plus schématique cette condition consiste dans notre indigence essentielle, qui ne concerne seulement le rapport de l'homme avec ce qu'il n'est pas, mais aussi, et plus radicalement, le rapport de l'homme avec le corps qu'il est. L'homme dans son être est l'être du besoin, est un être qui a besoin de posséder ce qu'il est. L'avoir, dans le royaume de la vie, est ce qui satisfait le besoin, en tant que ceci est essentiellement un manque-de, fût-il le manque de l'air ou de l'eau ou du lait maternel, de l'espace viscéral libre pour de nouveaux aliments, d'un abri pour se protéger ou d'une demeure pour l'accouchement et pour l'éducation des enfants, etc. Tous les phénomènes de la vie entrent ou aboutissent dans le domaine des catégories corrélatives du besoin et de l'avoir. Mais entre l'homme et l'animal il y a cette différence essentielle: que le champ où s'irradient les objets des besoins de l'animal est en dehors de ou dans son corps, tandis que pour l'homme il comprend comme objet primaire son propre corps, qui est son avoir fondamental, son «avoir-type», comme dit Gabriel Marcel. La relation intrinsèque de l'âme et du corps, dont parlait la philosophie classique, ne signifie que ceci: «mon corps» fait partie de moi, en tant que ma vie a en lui sa source et son expression primaire, et par là, je suis vraiment mon corps, mais en tant que je m'aperçois que ma vie dépend de la mise à l'œuvre de mon corps et, par conséquent, il est quelque chose que j'ai et qui peut me quitter.

Le sens psychologique de cette indigence, dans la structure de l'être humain, apparaît dans l'état d'impuissance partielle du nouveau-né qui n'est pas à même d'entreprendre aucune action consciemment ordonnée et efficace, de telle façon qu'il dépend totalement des autres pour ce qui concerne la satisfaction de presque la totalité de ses besoins. La longue durée de la période néoténique dans l'être humain fait en sorte que cette *motorische Hilfslosigkeit*, comme l'appellait Freud, soit la racine d'où viendra ce qui est propre de la tension qui accompagne le processus jamais achevé de sa croissance psychique. La possession de son propre corps signifie pour l'homme qu'il arrive à faire de lui l'instrument ou la machine de travail, qui est à même de répondre à ses besoins par une conduite d'actions librement projetée. Mais justement par ce besoin de possession ou de performance de notre corps comme être

incarné, corps sujet, Leib, et le traitement de notre corps comme corps-objet, Körper. En effet, au cœur même de ce « fait essentiel » qui est l'incarnation de notre être, naît une angoisse qu'on pourrait appeler, dans son sens originaire, la préoccupation possessive, dont le domaine sémantique coïncide seulement en partie avec la notion heideggerienne de Sorge. Elle est l'inquiétude de ne disposer d'un pouvoir réel sur nous-mêmes, l'insécurité de fond qui naît de notre être divisé entre le possesseur et son avoir, l'un essayant de retenir l'autre, de le protéger, de l'utiliser et d'en faire ce qu'il veut, l'autre, pouvant m'échapper, être égaré ou détruit et devenant le centre d'une sorte de tourbillon tumultueux, de craintes et d'anxiétés. La tyrannie à laquelle nous soumet notre corps est liée à notre attachement à lui. « ...Mais ce qu'il y a de plus paradoxal dans cette situation c'est qu'à la limite il semble que moi-même je m'anéantisse dans cet attachement, que je me résorbe dans ce corps auquel j'adhère: il semble à la lettre que mon corps me dévore, et il est de même de toutes les possessions qui lui sont en quelque manière approchées ou suspendues » (6).

En réalité, cette façon d'être dans la structure de l'avoir, n'est pas seulement l'issue d'une mauvaise conduite envers nous-mêmes, mais plus profondément elle est un événement métaphysique, dont l'origine ne peut être reconnue par nous qu'en tant qu'insondable. Ce qu'elle obscurcit est l'apparaître du sens de l'incarnation comme Eros de la vie dans le flux cosmique de la *natura naturans*, c'est-à-dire précisément comme la participation créatrice à la vie des autres êtres dans le monde. En commentant le texte cité de Gabriel Marcel, j'ai remarqué dans mon essai: « La catégorie de l'avoir se pose donc comme la catégorie d'une sorte d'ontologie renversée, où le concept antique du non-être des philosophes classiques assume un contenu nouveau, fondé de façon bien plus réaliste. Le monde qu'elle instaure est le monde de l'aliénation et de la préoccupation, que l'objectivité et la problématique ne font que transcrire sur le plan logique. Et c'est là un des jalons les plus importants de la philosophie de Gabriel Marcel » (7).

On connaît bien les développements que ce thème a eu, sous des aspects remarquables, dans son œuvre. C'est comme un *Leitmotiv* qui se répète dans sa phénoménologie lucide et amère du monde contemporain, tel que, dans *Position et approches concrètes du mystère ontologique*, la découverte de « la désorbitation de l'idée de fonction », d'où vient « l'étouffante tristesse » d'un monde axé sur elle (8), où, dans *Etre et Avoir*, la considération que « l'attitude spectaculaire correspond à une forme de concupiscence; bien plus: elle correspond à l'acte par lequel le sujet ramène le monde à soi » (9); ou enfin, dans *La dignité humaine et ses assises existentielles*, la

(5) « La dignité humaine », etc. cit., p. 210 et p. 214. L'essai de Erich Fromm, « To Have or to Be », a été publié par Harper and Row Publishers, Inc., New-York, 1997.

(6) G. Marcel, « Etre et Avoir », Aubier-Montaigne, Paris 1935, p. 239.

(7) « Gabriel Marcel », cit., p. 47 s.

(8) « Position et approches concrètes du mystère ontologique », Introduction par Marcel de Corte, Nauwelaerts-Vrin, Louvain-Paris, 1949, p. 46, p. 48.

(9) « Etre et Avoir », cit., p. 26.

constatation d'«une violation généralisée de l'intimité», d'«une véritable énucléation du sujet», provoquée par les techniques dans l'«éclatement du monde objectif qui montre un visage de plus en plus étrange et menaçant» (10). Le fil conducteur de cette thématique paraît inspiré par une sorte de nihilisme en tant que danger ou menace, bien même s'il n'est pas conçu comme l'aboutissement fatal de la seule alternative qui reste à l'homme aujourd'hui. Le sens de ce nihilisme, qui ressort, selon Gabriel Marcel, de l'aventure technocratique sous l'empire de la catégorie de l'avoir se trouve assez clairement dans cette note qui est déjà en *Etre et Avoir*: «...la structure du monde est telle que le désespoir absolu y paraît possible» (11).

Devant ce diagnostic du monde contemporain et de l'homme qui projette son domaine incontrôlé sur la nature, il faut se poser une question décisive pour un jugement critique sur la valeur de vérité, et par conséquent d'actualité, de la pensée de Gabriel Marcel. S'agit-il d'une chute - d'une nouvelle chute parmi maintes auxquelles nous a accoutumés la littérature philosophique du XXème siècle - dans une plainte anti-scientifique et antitechnologique purement émotionnelle et peut-être dictée seulement par un certain moralisme misonéiste ? Et si la dureté des faits et des menaces réelles nous pousse à reconnaître comme incontestable la possibilité d'un aboutissement nihiliste de l'âge de la technique, pourrait-on placer la conception de Gabriel Marcel parmi celles que l'on dit «naïves» et «qui réclament que l'homme reprenne en main la technique moderne, qu'il la freine, qu'il l'humanise, ou lui ajoute un «supplément d'âme ?» (12).

J'avoue qu'il me paraît difficile de ne pas admettre que cette dénonciation et ce refus constants du «monde cassé» ne soient pas inspirés, dans cette conception, par une motivation éthique, et plus précisément par la défense de ce que Marcel appelle «l'humain», ou «l'intégrité humaine», ou «l'héritage spirituel». Là est indéniable la différence qui sépare cette pensée de celle de Heidegger, avec lequel d'ailleurs, au niveau d'une certaine perspective métaphysique, notre philosophe se déclare, comme nous verrons tout de suite, essentiellement d'accord. Dans la querelle sur l'humanisme il est avec les défenseurs de celui-ci - qui n'est, évidemment, en aucune façon l'humanisme de Sartre - bien qu'il précise avec toute clarté, dans l'autobiographie *En chemin*, vers quel éveil ? qu'aujourd'hui, à ses yeux, «un humanisme ne peut être que tragique» (13). Il s'agit, en effet, d'une attestation de la valeur de l'homme, qui est indissociable ontologiquement de celle de la nature. L'homme est menacé de la même façon que la nature. La technosphère, projetée comme une libération des chaînes originaires de la

(10) «La dignité humaine», etc., cit., p. 213, p. 211.

(11) «Etre et Avoir», cit., p. 138.

(12) Jacques Taminiaux, «L'essence vraie de la technique», dans «Martin Heidegger», Ed. de l'Herne, Paris, 1983, p. 290.

(13) *Ouvr. cit.*, p. 201.

biosphère, emprisonne de plus en plus d'homme dans un monde dévitalisé, contaminé, rapidement appauvri du patrimoine de ses ressources foncières. Nous sommes en face d'une perte qui n'est pas seulement de ce que nous avons, mais bien plus, de ce que nous sommes. Gabriel Marcel observait à ce propos, dans sa *Réplique* à l'essai que je lui ai dédié dans le volume très récemment paru chez «The Library of Living Philosophers» (XVII), que «la pollution paraît une conséquence inévitable et matérialisée d'une faute métaphysique» (14).

A mon avis, cette remarque est très importante - et il y en a d'autres semblables dans ses ouvrages - parce qu'elle nous confirme sans aucune hésitation que sa pensée, loin d'être cette espèce de parénétiqne dont parlent certains de ses interprètes, s'inspire et se meut foncièrement dans un horizon ontologique. Elle est essentiellement sur le plan de l'être, où ce qu'il appelle «une faute métaphysique» ne peut avoir d'autre sens que celui d'un obscurcissement de l'être dans sa parution à l'homme. En est un témoignage, par exemple, cet autre texte où, en faisant allusion à ce qu'il m'avait dit deux avant dans la *Réplique* de 1969, il déclare: «Mais je remarquais récemment que la pollution, et d'ailleurs bien d'autres nuisances contre lesquelles les hommes d'aujourd'hui cherchent assez vainement à se protéger, ne peuvent pas ne pas apparaître comme l'expression matérialisée d'une dégradation infiniment plus essentielle, et qui porte sur la façon même dont l'homme, croyant prendre sa destinée en charge, s'est de plus en plus coupé de ce qu'il faudrait peut-être appeler ses racines ontologiques. (...) Là m'apparaît d'ailleurs, quand j'y réfléchis, la concordance essentielle entre mes vues propres et celles de Heidegger, en ce qui concerne ce qu'il a lui-même appelé l'oubli de l'être. Je serais, à vrai dire, disposé à faire des réserves quant à l'interprétation qu'il en a donnée sur le plan de l'histoire de la philosophie, et je vise ici, en particulier, la façon dont il a sans doute majoré l'importance des penseurs présocratiques; mais ceci, dans la perspective actuelle, me paraît nettement secondaire. Ce qui compte seul, c'est l'accent mis sur une déperdition qui s'inscrit au cœur même de l'homme d'aujourd'hui. Si mon œuvre a un sens, il me semble qu'il faut le chercher dans l'effort tenace que j'ai déployé au cours de ces soixante années pour cerner, dans la mesure du possible, ce gouffre côtoyé par tant d'esprits avec une inconscience qui déconcerte» (15).

Tout cela nous montre assez clairement le sens ultime, strictement métaphysique, de cette phénoménologie du sentiment qui constitue la partie dominante de l'œuvre de G. Marcel et dont les grands thèmes de l'amour, de la fidélité et de l'espérance consti-

(14) «The Philosophy of Gabriel Marcel: Marcel's Autobiography, 22 Critical Essays, Marcell's Replies to His Critics, Marcel Bibliography», The Library of Living Philosophers, Vol. XVII, edited by Paul Arthur Schipp and Edwin Hahn, La Salle, Illinois (USA), p. 1984, p. 240.

(15) «En chemin, vers quel éveil?», cit. p. 53.

tuent comme les paradigmes constants. Son langage n'est pas celui qu'on peut rencontrer dans la tradition de l'humanisme intérieur ou de la « fuite du monde » mais se place plutôt dans le registre d'une acception originale de celle qu'on peut appeler la différence ontologique entre l'être et l'avoir, dans laquelle la destinée de l'être et avoir que nous sommes, dans le concret asymétriques, ex-statique, de notre incarnation, se joue au milieu d' « un univers qui comporte des lésions réelles » (16). Nous vivons dans un « monde cassé », où l'avoir s'est déraciné de l'être. La structure métaphysique de notre époque, en même temps qu'elle dévoile la puissance démesurée de l'avoir, est l'obscurcissement radical de l'être. Cette approche heideggerienne par le langage n'est pas fortuite ni extérieure. Le jugement sur la condition de pauvreté extrême et le danger de notre époque qui est l'événement de la domination du monde par la technique, est un jugement certainement partagé par les deux philosophes.

D'où pourra venir le retour, ou plus précisément une nouvelle approche épocale à l'authenticité de l'être ? Est-il possible qu'elle nous vienne par l'histoire, comme le *Gedachtnis*, le recueillement de la Parole de l'être dans la pensée mémorisante ? Ou plutôt, pourra-t-elle être attendue comme la rédemption même de l'histoire dans le recours infini à un Toi qui la transcende ? C'est peut-être dans cette alternative que se révèle la distance entre les deux philosophies, qui d'ailleurs se placent dans des perspectives de recherche, qui peut-être ne sont pas incompatibles.

Je me limiterai à dire que dans la pensée de Gabriel Marcel l'être est le nexus indissociable du transcendant et du personnel. Mais il faut souligner tout de suite que ce nexus ne se constitue pas dans les limites du moi individuel, dans la solitude d'un moi qui peut affirmer, selon la formule que Marcel proposait dans la première partie du *Journal Métaphysique* : « la fin des autres n'est absolument pas pour moi » (17). Le nexus ontologique du transcendant et du personnel est le lien du Nous concret ou de l'être en tant qu'être ensemble. Ce changement fondamental qui occupa, en effet, toute son œuvre successive, est reconnu par lui dans le commencement de la *Réplique* que j'ai cité : « Il me paraît que je m'exprimerais beaucoup moins catégoriquement aujourd'hui sur le mystère de l'être que je ne l'ai fait dans la première partie du *Journal métaphysique*. En réalité, j'adhérais, en ce temps-là, à un certain souvenir de ce que mon ami Du Bos m'avait souligné dans Plotin : « la fuite du seul au seul ». Mais aujourd'hui, après tous les profonds changements par lesquels je suis passé avant et pendant la seconde guerre mondiale, je serais porté à donner une importance bien plus grande à ce que j'appellerai un « Nous concret », qui peut être, par

(16) « Etre et Avoir », cit. p. 109.

(17) « *Journal Métaphysique* », cit. p. 53.

exemple, le « Nous religieux ». Lorsque j'écrivais le *Journal Métaphysique*, je n'étais pas conscient de ce Nous; Je ne suis pas sûr, maintenant, qu'on puisse l'exclure, en essayant de penser concrètement Dieu » (18).

L' inquiétude métaphysique ne concerne pas l'homme en général, qui est une invention d'un certain rationalisme, ni seulement le « singulier » dont parlent, dans un sens très différent et pour des raisons opposées, Kierkegaard et Stirner, mais bien plutôt elle concerne et implique le « Nous tous » des êtres incarnés que nous sommes devant la même condition tragique. Par cette inquiétude qui est comme le « vertige du non-être » dans le monde de l'avoir, l'être se révèle à nous comme le lien profond de nos destinées indissociables. Il ne s'agit pas de « l'être comme résiduel » ou « de ce qui résiste ou résisterait à une analyse exhaustive portant sur les données de l'expérience », selon le sens que pourraient suggérer quelques textes de Être et Avoir. L'être, déclare Gabriel Marcel explicitement dans *La dignité humaine et ses assises existentielles*, « doit être entendu comme verbe et non comme substantif... Il ne serait pas faux de dire dans une perspective assez analogue à celle de Fénelon que, nous, êtres humains, nous sommes dans une sorte d'entre-deux, de métaxu, entre l'être et le non-être ou encore que nous sommes appelés à être, que nous avons à l'être (19). L'être n'est pas néanmoins un idéal, parce que « entre l'être et l'idéal l'opposition est radicale », dans la mesure où l'être est une totalité qui n'est pas susceptible d'être divisée ou abstraite.

Il est plutôt une plénitude, « une totalité concrète comme celle d'un orchestre exécutant une œuvre polyphonique ». En tant que participation créative, l'être ou « le poids ontologique de l'expérience humaine est « la charge d'amour dont elle est susceptible » (20).

Notre existence cesse d'être un objet d'exploitation dans un monde régi par les lois d'une inflexible comptabilité, à mesure que se dévoile l'écoumène du « Nous tous », à l'intérieur d'une source de créativité ou de plus être, dont les possibilités dépassent comme dérisoires tous les calculs de la pensée objective. Il n'y a rien là de fabulatoire ou d'expérience seulement privilégiée. *Esse est coesse*. La métaphysique de Gabriel Marcel, en se plaçant au-delà des systèmes maîtrisés par l'esprit d'abstraction, arrive à cette formule simple et profonde qui est le renversement dialectique du sens de l'avoir. Expression authentique de la réciprocité des êtres incarnés, la fidélité créatrice et le crédit infini de l'espérance recueillent dans l'invocation au Toi absolu l'être qui est amour. L'athée, si lucide que soit sa conscience, est *una creatura senza amore*, comme disait

(18) « The Philosophy of Gabriel Marcel », cit. p. 240.

(19) « La dignité humaine », etc., cit., p. 107.

(20) Ibid.

SUR LA VOIE DE GABRIEL MARCEL

de Lucifer Catherine de Sienne: il est déraciné de toute créativité du Nous concret. Il n'y a de co-présence qu'à la lumière d'une Présence absolue. Mais on ne peut parvenir à la véhémence de cette attestation de l'être, si on n'éprouve le vertige de l'avoir, qui est l'aventure tragique et le privilège métaphysique de l'homme dans l'âge de la technique.

P. P.

Avec Joël
Bouëssée au
cours d'une
réception mar-
quant les 80 ans
du philosophe.



En Corrèze, en
compagnie de
Madame Marcel,
au temps de la
rédaction de
«Homo viator».



Exégète reconnue de la pensée marcellienne, Jeanne Parain Vial est l'auteur d'une œuvre personnelle importante où sont tout à la fois abordées l'esthétique musicale et la philosophie des sciences, le structuralisme et les sciences humaines.

Elle a récemment publié un ouvrage sur les tendances nouvelles de la philosophie, et sortira bientôt un livre sur Gabriel Marcel dont ici elle commente un texte. Cette étude a fait l'objet d'une communication lors du Congrès Mondial de Philosophie à Montréal en 1983.

L'univers concret selon Gabriel Marcel

par Jeanne Parain-Vial

Mon propos est de commenter un texte où le grand philosophe français exprime l'espérance que l'universel (tel qu'il le conçoit, c'est-à-dire l'Universel concret) est capable d'unir les êtres humains sans effacer les diversités personnelles et culturelles. Je rappelle d'abord qu'un des points de départ de la réflexion de Gabriel Marcel, en réaction contre le positivisme et les néo-kantisme et néo-hégélianisme qui régnaient alors dans les milieux universitaires français, a été son double souci des êtres concrets et de l'Etre Universel: «Lorsque je tente de considérer celui-ci (mon développement philosophique) dans son ensemble, je suis forcé de constater qu'il a été dominé par deux préoccupations qui peuvent d'abord sembler contradictoires». L'une est «ce que j'appellerai l'exigence de l'être»; l'autre, «c'est la hantise des êtres saisis dans leur singularité et en même temps atteints dans les mystérieux rapports qui les lient.»... «J'ai admis, me semble-t-il, *a priori* bien avant de pouvoir tout à fait justifier à mes propres yeux cette affirmation, que plus nous saurons reconnaître l'être individuel en tant que tel, plus nous serons orientés et comme acheminés vers une saisie de l'être en tant qu'être» (1).

(1) «Du Refus à l'Invocation», Paris 1940, N.R.F. Gallimard, pp. 192-193.

Ce double souci a conduit Gabriel Marcel à une conception polyphonique de l'Etre exprimée en termes d'amour dans le texte que je voudrais commenter:

« Il n'y a pas d'amour humain digne de ce nom qui ne constitue, aux yeux de celui qui le pense, à la fois un gage et une semence d'immortalité; mais d'autre part il n'est sans doute pas possible de penser cet amour sans découvrir qu'il ne peut pas constituer un système clos, qu'il se dépasse en tous sens, qu'il exige au fond, pour être pleinement lui-même, une communion universelle hors de laquelle il ne peut se satisfaire, et est voué en fin de compte à se corrompre et à se perdre; et cette communion universelle elle-même ne peut se suspendre qu'au Toi absolu » (2).

1/ Pour éclairer ce texte, il faut rappeler un certain nombre de points et d'abord quelle est la méthode philosophique (la réflexion seconde) que suit Gabriel Marcel. Pour atteindre l'expérience authentique du réel, Gabriel Marcel, en effet, comme tous les grands philosophes, remet en question la représentation constituée par la réflexion primaire ou première; poussés par les nécessités de la vie quotidienne, nous sommes, en effet, obligés de nous représenter un monde d'objets ayant des propriétés bien déterminées, dans lequel le sujet est un objet quelque peu différent des autres. Afin de prévoir pour agir, nous établissons entre ces objets des relations que nous constatons mais ne comprenons pas (à proprement parler), en empruntant des renseignements au sentir qui est une connaissance immédiate. C'est un processus que Gabriel Marcel appelle: objectivation. Il est indispensable à la vie pratique. Les sciences ne font qu'établir des relations plus sûres, car constituées et vérifiées de façon rigoureuse. Cette représentation recouvre notre expérience immédiate de l'Être que la réflexion seconde, en se tournant vers sa propre activité en tant que réflexion première et en en prenant conscience, nous permettra de pressentir.

Je dis pressentir et non mettre en évidence, car il apparaît tout de suite que l'être est un mystère au sens où Gabriel Marcel emploie ce terme. Pour m'interroger, en effet, sur l'être, il faut que je sois, que je participe à l'être. Par conséquent, il ne s'agit pas d'un problème où toutes les données sont extérieures à celui qui essaye de le résoudre comme dans le cas d'un problème de géométrie euclidienne. « Le mystère est un problème qui empiète sur ses propres données » dit Gabriel Marcel (3), c'est-à-dire qui comprend parmi ces données, celui-là même qui s'interroge. Dans le mystère la distinction de l'en-moi et du devant moi est abolie, on ne peut pas trouver une solution à un mystère, on ne peut que l'approfondir. En mettant en question les opinions spontanées mais erronées que l'on a de l'être comme somme d'objets distincts, la réflexion seconde nous en fait entrevoir l'essence véritable. Précisons aussi que cet approfondissement du mystère en transforme les données mêmes.

(2) « Homo viator », p. 200, 201.

(3) « Positions et Approches du Mystère Ontologique », Archives du XXe siècle, Jean-Michel Place éditeur, rue Pierre et Marie Curie 75005 Paris, p. 128.

L'UNIVERS CONCRET SELON GABRIEL MARCEL

Appliquée à l'être et à l'amour, cette méthode a conduit Gabriel Marcel à reconnaître certains caractères de la présence de l'être en nous. Je vais les résumer d'une manière hélas bien dogmatique alors que la seule justification de ce que je vais dire est dans le parcours même de la réflexion seconde que tout le monde peut refaire, comme tout le monde peut reprendre le doute cartésien ou la mise entre parenthèses de Husserl.

2/ Sa méthode a conduit Gabriel Marcel à récuser la distinction classique (dont ceux même qui la critiquent restent souvent dépendants) entre activité, affectivité, connaître. Tout acte d'être (car être est essentiellement un acte) est indissolublement acte de conscience (ce qui implique connaissance) et acte de ressentir affectivement la présence de l'autre, quel que soit cet autre: être humain, chose naturelle ou artificielle. Certes, dans tel acte peut prédominer l'affectivité ou le connaître. Mais l'amour n'est pas un état affectif, c'est au contraire une connaissance privilégiée qui atteint ce qui dans l'être est invisible: «Aimer un être, c'est attendre de lui quelque chose d'indéfinissable, d'imprévisible; c'est en même temps lui donner en quelque façon le moyen de répondre à cette attente. Oui, si paradoxal que cela puisse paraître, attendre, c'est en quelque façon donner; mais l'inverse n'est pas moins vrai: ne plus attendre, c'est contribuer à frapper de stérilité l'être dont on n'attend plus rien, c'est donc en quelque manière le priver, lui retirer par avance - quoi exactement, sinon une certaine possibilité d'inventer ou de créer ? Tout permet de penser qu'on ne peut parler d'espérance que là où existe cette interaction entre celui qui donne et celui qui reçoit, cette commutation qui est la marque de toute vie spirituelle.» (4).

3/ L'acte d'être (cela résulte de ce qui précède) est essentiellement une «ouverture à...». «Exister pour une conscience, écrit Gabriel Marcel dans le «Journal Métaphysique», c'est peut-être nécessairement être en rapport avec d'autres que soi (5). «Quelque chose de puissant et de secret m'assure que si les autres ne sont pas, je ne suis pas non plus; que je ne peux pas m'attribuer une existence que les autres ne possèderaient pas; et ici je ne peux pas ne signifie pas que je n'ai pas le droit, mais bien, cela n'est pas possible. Si les autres m'échappent, je m'échappe à moi-même, car ma substance est faite d'eux» (6). Au moment où Gabriel Marcel écrivait ces textes, il n'avait pas encore distingué clairement existence et être. Mais l'intersubjectivité qui caractérise l'exister, dont la temporalité avec toutes les douleurs qu'elle entraîne, révèle la déficience ontologique, définit *a fortiori* l'être qui est à son principe et à sa fin: *esse*

(4) «Homo Viator», Aubier, 1944, pp. 66-67.

(5) «Journal Métaphysique», édition 1935, p. 233.

(6) «Présence et Immortalité», Paris 1959, Flammarion, p. 22.

est coesse. On comprend que Gabriel Marcel se soit trouvé d'accord avec la formule de Husserl dès qu'il l'eut connue (assez tardivement au reste): « la conscience est indissolublement conscience de soi et conscience d'autrui ».

4/ Mais précisément connaître étant un acte (non un reflet passif) et l'être de l'homme n'étant pas une chose dont les caractères bien déterminés peuvent être répertoriés, mais une liberté, l'homme ayant à devenir librement ce qu'il est, l'essence de l'amour est ce que Gabriel Marcel nomme fidélité créatrice, fidélité qui s'exprime dans le texte d' *Homo Viator* que je viens de citer.

5/ Cependant, comme l'existence, les amours humaines ont un statut paradoxal. Elles se disent et s'éprouvent d'abord comme éternelles: « Aimer un être, dit Gabriel Marcel, c'est lui dire toi tu ne mourras pas ». Or l'homme est mortel, bien plus, l'amour est toujours menacé. Plus encore que de s'éteindre, il l'est de se dégrader en une passion égoïste, c'est-à-dire en attachement à un objet qui est cause de plaisir: plaisir des sens, de vanité, de domination, etc.

La souffrance est exigence d'être, la joie simple promesse d'être, les amours humaines semblent donc une plénitude présente si j'ose dire en tant qu'absence. Cela oblige, et nous sommes au cœur du texte que nous commentons, à reconnaître que les rencontres des hommes dans l'amour ne doivent pas se refermer sur un égoïsme à deux, mais ne sont véritablement des rencontres que si elles sont à leur tour ouvertes à la lumière de la Vérité. Or, cette « lumière qui, dit Gabriel Marcel, est joie d'être lumière », est celle de l'Etre dans son intégrité et dans sa transcendance qui « nous enveloppe et nous pénètre à la fois ».

6/ Tout ce qui précède nous amène au thème de ce congrès. Si le principe de tout être, c'est l'ouverture, l'amour, les êtres ne deviennent ce qu'ils sont que parce qu'ils sont fondamentalement en des situations uniques, déterminées qui rendent possibles les rencontres; celles-ci les aideront à devenir ce qu'ils sont. Il ne s'agit pas de recevoir des influences analogues aux empreintes dont un sceau marque la cire, mais au contraire de l'actualisation de certaines virtualités par la rencontre de ceux qui nous ont mis au monde, puis de ceux qui nous ont aimés, instruits (voire fait souffrir) au sein d'une certaine culture dont nous sommes tous nourris.

L'UNIVERS CONCRET SELON GABRIEL MARCEL

La singularité unique d'un être ne résulte pas de sa fermeture sur lui-même, mais de son ouverture aux autres à partir d'une situation fondamentale: de son être au monde.

Le texte de Gabriel Marcel dont je suis partie et qui pouvait paraître arbitraire est donc le résumé de sa conception polyphonique de l'Être. On la retrouve métaphoriquement exprimée à la fin du *Mystère de l'Être*: « Reprenant une de ces comparaisons musicales pour lesquelles, vous le savez, j'ai une prédilection invincible, je dirais qu'à partir du moment où nous nous rendons nous-mêmes perméables à ces infiltrations de l'invisible, nous qui n'étions peut-être au départ que des solistes inexercés et pourtant prétentieux, nous tendons à devenir peu à peu les membres fraternels et émerveillés d'un orchestre où ceux que nous appelons indécemment les morts sont sans doute bien plus près que nous de Celui dont il ne faut peut-être pas dire qu'il conduit la symphonie mais qu'il est la symphonie dans son unité profonde et intelligible, une unité à laquelle nous ne pouvons espérer accéder qu'insensiblement à travers des épreuves individuelles dont l'ensemble, imprévisible pour chacun de nous, est pourtant inséparable de sa vocation propre » (7).

Seule une conception polyphonique de l'être nous semble pouvoir reconnaître ce qu'il y a de plus précieux dans la singularité de chaque être et de chaque culture. Elle nous permet de comprendre que chaque homme, chaque civilisation révèle un aspect de la richesse de l'essence humaine. Elle éclaire aussi ce que nous apprennent l'expérience et l'histoire, à savoir que les civilisations peuvent s'enrichir mutuellement si elles s'ouvrent les unes aux autres et surtout s'harmoniser dans la paix, en d'autres termes que l'Universel n'est pas nivellement par abstraction mais communion dans la vérité et l'amour. Cette communion implique une transcendance qui précisément l'unifie, c'est-à-dire le « Toi absolu » (Dieu) qui est principe et fin de tout amour humain.

J. P.-V.

(7) Paris 1951,
Aubier, p. 188.

L'islam en France

(groupes, associations, pratiques...)

Jacques Testart *La fécondation en bocal*

Mitterrand, tel qu'il règne
Dictature de masse en URSS
János Kis : Yalta, les ambiguïtés d'un accord
Un voyage en Birmanie

OCTOBRE 1986 - 55 F

212, rue Saint-Martin, 75003 Paris
Tél. (1) 48.04.92.90
C.C.P. Paris 1154 - 51 W
En kiosque et chez votre libraire

ESPRIT

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

Recherches et documentation

*Revue trimestrielle publiée avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*

Fondée en 1823, la revue présente des documentations et des recherches dans les domaines de la philosophie et de l'histoire de la philosophie. Elle est internationale, non seulement par sa diffusion mais aussi par ses collaborateurs et ses perspectives.

Numéros spéciaux: Albert le Grand (1980), J.L. Austin (1967), Fichte (1962), Hegel (1970, 1981), Hobbes (1985), Horkheimer (1986), Leibniz (1968), Schleiermacher (1969), Spinoza (1983), Suarez (1979), Vico (1977), Weil (1978), les Lumières en Allemagne (deux cahiers en 1979, un en 1983) et en Angleterre (1986), la philosophie des sciences (1960, 1964).

Publications annuelles: Bulletin Cartésien (Centre de Paris-Sorbonne), Bulletin de Bibliographie Spinoziste (Association des Amis de Spinoza).

Table des articles de 1923 à 1975 disponible.

Abonnement annuel 1986 France: 230 F (ttc) - Etranger: 300 FF - Le cahier 70 F et 80 FF.
Abonnement annuel 1987 France: 250 F (ttc) - Etranger: 320 FF - Le cahier 80 F et 90 FF

BEAUCHESNE

72 rue des Saints-Pères - 75007 PARIS
Tél. : 45 48 80 28
c.c.p. Paris 39.29 B

ACTES DU COLLOQUE

présidé par
M. Henri GOUHIER,
de l'Académie française,

MARQUANT LE DIXIEME
ANNIVERSAIRE
DE
L'ASSOCIATION

**PRESENCE
DE
GABRIEL MARCEL**

**A LA MAISON DE L'EUROPE
LE 16 DECEMBRE 1985**



Les amis de Gabriel Marcel lors d'une séance de l'Association dans l'atelier d'Eugène Delacroix.

Pour Paul Ricœur, « composer un Vocabulaire philosophique de Gabriel Marcel paraît, au premier abord, offenser le style philosophique de l'auteur du Journal métaphysique. Son œuvre n'est-elle pas définitivement fragmentaire ? Sa démarche authentiquement socratique n'est-elle pas rebelle à toute fixation conceptuelle, à toute indexation terminologique ?

Le travail de Simonne Plourde et de ses collaborateurs prouve, sinon le contraire, du moins l'envers de ce jugement précipité. L'insistance et la récurrence, tout au long de l'œuvre de Gabriel Marcel, d'un certain nombre de termes et de thèmes identifiables attestent qu'une pensée, qui ne se départit jamais d'un tour interrogatif et exploratoire, pour préserver, à travers ses tâtonnements et ses développements, cette sorte d'identité qui permet de parler de style philosophique ».

C'est à rendre explicite ce style que Simonne Plourde, professeur à l'Université de Sherbrooke (Canada), s'est consacrée avec l'aide de Jeanne Parain-Vial, de René Davignon et de Marcel Belay. Ce travail considérable est de ceux dont on voudrait que soit dotée l'œuvre de tous les penseurs de notre siècle. Il contribuera pour des générations à l'intelligence de la pensée marcellienne.

Simonne Plourde nous décrit maintenant ce qu'a été son immense labeur. Elle mérite attention. Elle est une référence.

Vocabulaire philosophique

par Simonne Plourde

Le Vocabulaire philosophique de Gabriel Marcel⁽¹⁾ veut rendre accessible au public l'essence d'une pensée profonde, d'une ontologie que le labeur philosophique a posée jusqu'aux nappes souterraines du mystère.

Dans l'un de ses derniers ouvrages, *La Dignité humaine*, Gabriel Marcel écrit :

« Je constate (...) une fois de plus ce dont j'ai fait si souvent l'expérience dans la vie, c'est qu'un appel dont nous serions d'abord tentés de dire qu'il a été adressé de dehors, a eu pour moi cette valeur éminente de m'inciter à accomplir un certain travail que, livré à moi-même, je n'aurais peut-être pas eu la force ou le courage d'entreprendre. » (D.H. 15).

Cette expérience à laquelle fait ici allusion Gabriel Marcel, fut aussi la mienne. Le Vocabulaire - permettez-moi d'abréger désormais son titre - a une longue histoire. Il est né d'un double appel. Le premier m'est venu du Japon, par l'intermédiaire d'une missionnaire amie, qui m'a aiguillée sur la piste de l'œuvre de Gabriel Marcel. Le second appel, je l'ai entendu ici même à Paris, en décembre 1977 lorsque, venue participer à la troisième assemblée statutaire de l'Association, j'ai soumis à l'auditoire mon projet encore bien timide de composer un vocabulaire de Gabriel Marcel. L'enthousiasme que ce projet a immédiatement soulevé et la collaboration promise par Jeanne Parain-Vial et M. l'Abbé Belay, m'ont donné le courage et la force de relever le défi. Je dois ici remercier d'une façon toute particulière Madame Parain-Vial, vice-présidente de cette Association, dont l'aide, la compétence et l'encouragement constant m'ont permis de mener à terme le travail entrepris.

J'avais depuis longtemps déploré la difficile accessibilité de l'œuvre marcellienne. Les thèmes de cette philosophie, nous le

(1) Le « Vocabulaire philosophique de Gabriel Marcel » a été publié au Canada par Belarmin; il est diffusé en France par les éditions Cerf.

SIMONNE PLOURDE

savons, ne s'inscrivent pas dans la structure d'un système. Ils ont surgi au fil de la réflexion quotidienne, suggérés très souvent par des lectures, des conversations, des événements. La forme de journal métaphysique adoptée par Gabriel Marcel durant plus de vingt ans, rend malaisé le repérage des thèmes, de sorte que, pour en suivre un seul à la trace, il faut parcourir l'œuvre dans son entier.

Le Vocabulaire se présente sous la double forme d'un Index et d'une Anthologie. A titre d'index, il fournit de multiples références à l'intérieur de chaque article. Comme anthologie, il offre une multitude de citations qui, sous l'effet du rapprochement, font apparaître la philosophie de Gabriel Marcel sous un jour nouveau. En effet, des lignes de force émergent; des avenues sont percées dans la suite des analyses; les thèmes s'illuminent, sous l'effet d'un éclaircissement mutuel et leur interrelation déploie l'unité et la rigueur philosophique de l'œuvre marcelienne. Certaines opinions ou prises de position du philosophe, qui risquent de passer un peu inaperçues dans les ouvrages de l'auteur, prennent à l'intérieur des citations du Vocabulaire tout leur relief.

A qui s'adresse le Vocabulaire ? A tous ceux qui n'ont jamais abordé Gabriel Marcel, aussi bien qu'à tous les professeurs, à tous les étudiants et à tous les chercheurs qui explorent sa pensée.

Les non-initiés pourront trouver dans le Vocabulaire des jalons pour aborder la lecture de l'œuvre. Ils liront même en appendice quelques éléments biographiques qui les aideront à situer Gabriel Marcel dans son contexte existentiel.

Les professeurs et les étudiants utiliseront le Vocabulaire pour repérer et circonscrire rapidement les textes reliés à un thème particulier.

Quant aux chercheurs, c'est pour eux tout spécialement qu'ont été consignés les multiples références qui apparaissent dans chacun des soixante-dix articles du Vocabulaire. Grâce à elles, la mise en route de leurs recherches et leur travail créateur seront sans doute facilités.

Le critère qui a présidé à notre recension des termes a été leur contenu philosophique; La majorité de ces termes signifient des concepts à propos desquels le philosophe a élaboré une réflexion maintes fois reprise, approfondie; Ainsi en est-il des analyses à propos de l'avoir, de l'être, du mystère, du problème, du recueillement, de la réflexion seconde, de la technique, de la mort de l'être aimé, de la présence, de la foi, de la fidélité, du temps, de la participation, etc.

Gabriel Marcel a, de plus, élucidé le contenu de certains mots usuels, sans pourtant les doter d'un sens proprement marcellien; les

VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE

textes sur l'athéisme, l'angoisse, la disponibilité, le pessimisme, le témoignage, etc. ne présentent pas de difficultés réelles, mais ils offrent des réflexions judicieuses et éclairantes.

En outre, Gabriel Marcel a donné une signification philosophique à plusieurs mots que l'usage avait chargés d'un contenu théologique; à titre d'exemple, je puis signaler les vocables suivants: foi, mystère, grâce, salut, création, éternité, recueillement, péché, prière, humilité, mal, etc. Nous ne devons pas nous étonner, je crois, d'une certaine similitude entre les termes utilisés en théologie et ceux qu'emploie la philosophie. Pour transmettre le donné révélé et pour faire comprendre quelque chose de ces vérités qui sont, certes, transcendantes, mais dont la plupart conservent une analogie avec les réalités humaines, la science théologique peut-elle ne pas utiliser le langage courant de ceux auxquels elle s'adresse ? Comment, par exemple, pourrait-elle parler de foi théologique et signifier quelque chose par ce terme sans référence à la foi qui unit l'un à l'autre deux êtres humains ? L'usage a voulu que plusieurs vocables utilisés par la théologie demeurent par la suite chargés de références religieuses. C'est toujours au risque d'une certaine ambiguïté qu'un philosophe récupère ces termes et les dote d'un sens philosophique. le *Vocabulaire* atteindra son principal objectif s'il réussit à lever une telle ambiguïté.

Il va sans dire que le registre du style philosophique de Gabriel Marcel ne se réduit ni aux 66 articles, ni aux 121 entrées qui composent le *Vocabulaire*. Il se trouve en outre dans l'œuvre du philosophe des mots qui n'ont pas été répertoriés par nous (conviction, égoïsme, espace, fait, fonction, guerre, hasard, etc.). Leur recension eût été vaine, car le philosophe a fait de ces mots le même usage que ses contemporains. La présence de ces termes dans un texte ne risque pas d'égarer le lecteur et ne menace point l'intelligence de la pensée marcellienne. Aussi les avons-nous négligés.

Le *Vocabulaire* n'a pas été conçu comme une étude critique. Nous avons choisi de laisser la parole au philosophe en le citant sans commentaire. Nous avons cependant indiqué en notes des remarques jugées nécessaires ou éclairantes pour la lecture de son œuvre, notes dont l'entière responsabilité revient à l'auteur de l'article.

« *Composer un Vocabulaire philosophique de Gabriel Marcel*, écrit Paul Ricoeur dans la préface, paraît au premier abord offenser le style philosophique de l'auteur du *Journal métaphysique*. Son œuvre n'est-elle pas définitivement fragmentaire ? Sa démarche authentiquement socratique n'est-elle pas rebelle à toute fixation conceptuelle, à toute indexation terminologique ? »

L'objection, des plus réelles, est ici pertinemment formulée. Elle souligne l'un des défis que nous devons relever en composant le Vocabulaire. Nous ne devons pas trahir, en la systématisant, une pensée qui, selon l'expression de Paul Ricoeur, « *ne se départit jamais d'un tour interrogatif et exploratoire* ». Nous ne pouvons pas non plus reproduire le fil des analyses qui constituent le contexte des citations. Il serait regrettable que l'absence de ces analyses donne aux lecteurs l'impression que Gabriel Marcel est un philosophe dogmatique, lui à qui le dogmatisme a toujours répugné. Le Vocabulaire tente de circonscrire le « style philosophique » du penseur. Mais c'est à l'œuvre marcellienne elle-même qu'en définitive il renvoie les lecteurs désireux d'entrer en dialogue avec le philosophe.

Elaborée en bonne partie durant la première moitié du XX^{ème} siècle, l'œuvre de Gabriel Marcel conserve-t-elle encore une réelle actualité ? Ma réponse affirmative sera ferme. L'actualité de Gabriel Marcel réside moins dans le traitement des problèmes conjoncturels d'aujourd'hui que dans sa réflexion sur des questions incontournables parce qu'elles sont inhérentes à toute vie humaine. Je me limiterai ici à donner cinq exemples : la question de l'invérifiable, celles de la maîtrise de la technique, du sens ontologique du corps humain, du respect de la vie humaine et l'inévitable question de la mort.

La question de l'Invérifiable

A tous ceux, en effet, qui sont fascinés par le déploiement scientifique contemporain, Gabriel Marcel rappelle qu'un certain nombre de réalités échappent à l'expérimentation et à la vérification scientifique ; le cogito, la liberté, la foi, l'amour, l'adoration, la présence, la rencontre, etc. appartiennent à un ordre différent, à savoir, celui de l'invérifiable. La structure du monde contemporain comporte des menaces réelles et motive toutes les raisons de désespoir. La question de l'au-delà de la mort, par exemple, tenaille plus d'un cœur humain. Cette question entre autres, reviendra souvent sous la plume du philosophe. « *...On ne pourra pas ne pas se demander, écrit Gabriel Marcel dans Le Mystère de l'Être, si, par-delà le vérifiable et, ce qui revient au même, par-delà le récusable, il y a encore réalité ; Là est la question décisive qu'il convient d'aborder avec un maximum de rigueur* ». Et la rigueur, en effet, n'est pas absente, chez Gabriel Marcel, de « *la méthodologie de l'invérifiable* ».

Deuxième question incontournable: la maîtrise de la Technique

Pour tous ceux qui aujourd'hui constatent avec désarroi l'importance du phénomène de dépersonnalisation au sein duquel, sous l'égide des forces techno-économiques ou politiques, l'être humain est dépossédé de ses possibilités, Gabriel Marcel proclame que l'espérance ne peut s'instaurer que dans un climat de maîtrise de la technologie, car la technique ne doit jamais devenir une fin en soi. Si l'homme du XXème siècle se livre à la technique, il deviendra incapable de la maîtriser ou, selon l'expression de Gabriel Marcel, «de maîtriser sa propre maîtrise». La mise en garde s'avère plus que jamais actuelle. Si nous perdons ce goût de la maîtrise, ne serons-nous pas entraînés un jour ou l'autre dans le gigantesque scénario de l'apprenti-sorcier ? Gabriel Marcel nous en aura avertis.

Troisième question: le sens ontologique du corps humain

Avec tous ceux qui déplorent l'inflation érotique et la multiplicité des techniques de séduction, lesquelles, à travers les média, présentent le corps comme un objet à exhiber et à exploiter, Gabriel Marcel rappelle que le corps humain possède beaucoup plus de dignité qu'un simple instrument, qu'un avoir aliénable, qu'il forme avec le JE «une communauté indécomposable». Le «JE SUIS MON CORPS» familier aux lecteurs de Gabriel Marcel est une affirmation-centre, une affirmation-pivot qui entraîne hors d'une conception matérialiste du corps et introduit en plein mystère de l'incarnation, «en un sens, précise Gabriel Marcel, qui n'a absolument rien de théologique». Mon corps, dit en bref le philosophe, est le lien qui m'unit à l'amour, il est le médiateur indispensable par lequel je puis agir sur les choses, il est la substance de l'épreuve qui est «constitutive de moi-même, puisque, au terme, je serai ou ne serai point». Le corps participe donc au mystère ontologique et aux possibilités créatrices qui me sont offertes; «mon corps, c'est mon présent», écrit Gabriel Marcel. Mon corps, c'est également ma «réserve d'avenir» comme le note si justement Gabriel Marcel dans *Présence et Immortalité*.

SIMONNE PLOURDE

La question du respect de la vie humaine

Tous ceux qui luttent aujourd'hui pour la qualité et le respect de la vie humaine peuvent découvrir dans la philosophie de Gabriel Marcel l'énoncé des principes fondamentaux qu'ils tentent de défendre. La vie est un don, affirme le philosophe. La vie est un bien. Chacun peut certes assigner à sa vie un but amoindri et dévaloriser son existence. Gabriel Marcel le reconnaît; mais cependant il se demande si le fait même de vivre, au sens plein que nous conférons à ce mot lorsque nous parlons de notre vie, n'impliquerait pas «l'existence d'une sorte d'Atlantide métaphysique, inexplicable par définition, mais dont la présence en réalité confère à notre expérience son volume, sa valeur, sa mystérieuse densité ?» Si Gabriel Marcel reconnaît l'ambiguïté profonde de ce que nous appelons la vie, il ne proclame pas moins qu'elle est précieuse et recourt au mythe du phénix pour dire que «toute vie contient en soi une promesse de résurrection».

Il peut donc lutter contre ce qui fait de la vie usure, gaspillage, destruction sans merci. «...si la vie tend à être désacralisée, écrit Gabriel Marcel, c'est justement parce qu'elle est en quelque sorte engagée dans le désordre sur lequel débouche l'existence humaine dès le moment où elle est livrée à des puissances qui, si elles émanent de la vie, n'en sont en quelque sorte que des métastases».

La mort de l'être humain

A tous ceux qui vivent douloureusement la perte d'un être cher, Gabriel Marcel peut tendre une main fraternelle et indiquer la direction où, dans la nuit de l'épreuve, ils verront vaciller la petite flamme salvifique de l'espérance. «La fidélité s'affirme vraiment là, écrit Gabriel Marcel, où elle défie l'absence, où elle triomphe de l'absence et, en particulier, de cette absence qui se donne à nous (...) comme absolue et que nous appelons la mort».

La mort apparaît comme épreuve de la présence. Des lecteurs du philosophe connaissent bien le texte suivant d'*Homo Viator*, toujours poignant d'actualité: «Aimer un être, dit un de mes personnages, c'est dire: toi, tu ne mourras pas.» Pour moi, ceci,

VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE

n'est pas simplement une réplique de théâtre, c'est une affirmation qu'il ne nous est pas donné de transcender. Consentir à la mort d'un être, c'est en quelque façon le livrer à la mort ».

Je pourrais multiplier les exemples et montrer que lorsqu'il aborde les thèmes de l'angoisse, de l'amour, de la confiance, de l'activité créatrice, de la disponibilité, de l'engagement, de l'espérance, de la fidélité, de l'intersubjectivité, du mystère, de la présence, de la rencontre, du salut, de la souffrance, du suicide, du témoignage, de la transcendance, de la valeur, de la vérité, Gabriel Marcel nous touche profondément, nous qui vivons en la seconde moitié du XXème siècle.

Un vocabulaire et une anthologie... En bref, la clef d'une survie toujours actuelle.

Voilà le Vocabulaire que j'ai eu le plaisir de vous présenter ce soir. Pour terminer cette présentation d'un livre qui, je l'espère, prouvera sa pertinence, je formule le voeu que le Vocabulaire de Gabriel Marcel contribue pour sa modeste part à rendre accessible à tous la philosophie d'un penseur, philosophie qui, comme tout feu couvant sous la braise, peut renaître sans vieillir.

S.P.



Le Prince Bernhard des Pays-Bas remettant, à Rotterdam le 27 octobre 1969, le prix Erasme à Gabriel Marcel.



Le « Maître »,
rue de Tournon.

Détenteur d'une maîtrise de Philosophie de l'Université de Sherbrooke (Canada), René Davignon, né en 1951, a choisi pour son premier ouvrage, publié conjointement chez Belarmin et au Cerf, de traiter du Mal chez Gabriel Marcel. Il s'est fait pour nous son propre commentateur.

Le Mal chez Gabriel Marcel

par René Davignon

Quelle signification fondamentale peut recouvrir l'acte d'exister humainement, temporellement, concrètement ? La pierre d'achoppement, c'est la réalité du mal qui s'attache à notre condition. N'arrive-t-il pas une intégrité que la vie vécue ne permet pas d'atteindre, en raison de son caractère perpétuellement dispersé ? La souffrance se présente sous mille aspects divers : souffrance des innocents, particulièrement celle des enfants ; accidents absurdes ; maladie, surtout celle du malade incurable ; misères, malheurs de toutes sortes qui nous meurtrissent. A cela s'ajoute la certitude de notre mort, «supplice de l'imminence». Mais surtout, que penser de la mort qui s'en prend aux êtres qui nous sont chers, venant interrompre brutalement telle et telle communion ? Quelle place le mal ne tient-il pas dans la vie de chacun !

Gabriel Marcel s'est penché sérieusement sur le sujet. Même si l'on ne trouve pas chez lui, sauf en de rares endroits, de longs développements sur le mal, la souffrance, la mort, ils sont bien là, tapis au fond de son œuvre où théâtre et philosophie s'élaborent en étroite corrélation, se ressourçant à la même expérience de vivre.

Reconnaissant d'abord le caractère scandaleux de la présence du mal dans notre monde et l'acuité angoissante avec laquelle il peut se poser pour certaines personnes, on peut être porté à croire que nous vivons dans un monde absurde. Aux prises avec les épreuves les plus déconcertantes, il est possible de succomber au désespoir, à la trahison, au durcissement dans la solitude, sous toutes leurs formes y compris le suicide. Qui ne peut donner d'exemple ? Le mal émanant de la liberté s'ajoute au mal découlant de la finitude, et dans bien des cas, peut-être n'en est-il qu'une navrante réaction. Comme le dit Marcel : *« Nous ne savons que trop qu'il y a des êtres désespérés qui dépérissent et se consomment comme des lampes à*

huile». Il y a des souffrances qui ne comptent pas, qui ne servent à rien, et c'est affreux tout ce qui se perd chaque jour.

Devant le scandale du mal, on peut aussi être enclin à la révolte et à l'athéisme. Qu'il suffise d'évoquer Albert Camus pour qui la souffrance des innocents, particulièrement celle des enfants, ou l'accident absurde *«ne permettent pas à une pensée honnête d'admettre que ce monde soit l'œuvre de Dieu, ou simplement soit intelligible au sens plein de ce mot»*.

Pourtant, ne sommes-nous pas animés par une soif d'être, un besoin que tout ne se réduise pas à un jeu bête ou, pour reprendre la phrase de Shakespeare dans *Macbeth*, à «une histoire racontée par un idiot».

Ainsi s'ouvre une nouvelle perspective. Cette soif d'être que Marcel nomme «l'existence ontologique» ou «l'exigence d'être» apparaît comme l'armature d'une protestation, mais qui invite à dépasser cet irréductible qu'est l'ensemble de nos limites, déterminations et servitudes de toutes sortes.

A moins de se satisfaire d'une vie quotidienne et discontinue, l'exigence ontologique ne peut être en nous qu'essentiellement agissante. Elle nous ouvre à l'être, pierre angulaire sur laquelle se fonde chez Gabriel Marcel une recherche du sens de notre existence aux prises avec le mal.

Avec les trois distinctions majeures entre avoir et être, problème et mystère, réflexions primaire et seconde, on découvre la prééminence de l'être, mystère par excellence qui constitue la réalité en son tréfonds, «permanent qui dure et par rapport auquel nous durons». S'il ne peut être coupé de l'existence, s'il fonde notre réalité de sujet, l'être est en même temps ce qui nous déborde infiniment. Il est le «principe», la «fin», le «recours ultime» de tous. On est ainsi amené à reconnaître la transcendance de l'être et, se découvrant comme ouverture à l'absolu, à tendre vers lui dans l'espérance, dans la fidélité, dans l'amour. L'exigence ontologique se transmue en exigence de transcendance; elle est au fond une exigence de plénitude qui fait que nous ne pouvons nous satisfaire de tout ce qu'il y a d'incomplet, de tout ce qui fait souffrir, et par là elle pousse à affronter les événements plus ou moins tragiques qu'on rencontre dans le quotidien.

Vivre comporte un enjeu: c'est notre être à réaliser, à parfaire à même l'épreuve d'exister. Être, c'est résister à l'épreuve quelle qu'elle soit. Deux conditions sont alors nécessaires. Il faut d'abord assumer sa liberté. La zone de l'épreuve étant le champ même de la

LE MAL CHEZ GABRIEL MARCEL

liberté, c'est à chacun qu'il appartient librement d'accueillir l'épreuve rencontrée pour l'intégrer à son cheminement et chercher à lui donner un sens. Il faut aussi s'aider des expériences de transcendance que sont l'espérance, la fidélité et l'amour, valeurs de lutte active, créatrice, essentielle, dont les conditions de possibilité semblent paradoxalement coïncider avec les contraires qui menacent: désespoir, trahison, solitude. Ces expériences de transcendance me permettent de me redresser pour surmonter le mal. Elles m'amènent à recourir au transcendant qui est, comme dit Marcel, la «puissance bénéfique», le «principe mystérieux qui est de connivence avec moi, qui ne peut pas ne pas vouloir aussi ce que je veux, du moins si ce que je veux mérite effectivement d'être voulu et est en fait voulu par tout moi-même». Les expériences de transcendance sont également inséparables d'une communion réelle avec autrui. «Ce monde de l'épreuve est aussi celui de la fraternité authentique», affirme Gabriel Marcel. Pourquoi ? Parce qu'en m'ouvrant à une communion vivante, le mal change en quelque sorte de nature: il cesse d'être seulement mon mal, pour devenir notre mal, le mal dont certains ont déjà triomphé, ou s'efforcent de le faire. Au fond, seul l'amour peut conférer un contenu réel aux affirmations et aux actes concernant les diverses épreuves qu'on rencontre au cours de son existence; S'il y a une intuition de base et une certitude inébranlable chez Marcel, «*c'est qu'un monde déserté par l'amour ne peut que s'engloutir dans la mort, mais c'est aussi que là où l'amour persiste, là où il triomphe de tout ce qui tend à le dégrader, la mort ne peut pas ne pas être en définitive vaincue.*»

Finalement, si l'on ne trouve pas chez Gabriel Marcel de solution globale au mystère du mal, question toujours brûlante d'actualité, sa pensée s'efforce d'éclairer une voie par où il devient possible de donner une signification au mal vécu: si chacun, en ne méconnaissant aucun aspect de son expérience humaine et en acceptant la tension que celle-ci lui impose, lors de chaque épreuve, entre désespoir et espérance, trahison et fidélité, solitude et amour, s'efforce, en communion avec autrui, d'affronter le mal qu'il rencontre plutôt que de le subir, si chacun accepte cette mise à l'épreuve et cherche à en triompher, alors toutes les situations normales ou extrêmes peuvent devenir des occasions de s'épanouir, de se dépasser sans cesse vers l'absolu.

Comme le dit Gabriel Marcel: «*Devant la vie, l'amour, devant la mort, il n'y a pas de spécialistes, ou plutôt les spécialistes de la vie, de l'amour, de la mort, sont des faux monnayeurs*». Le mal n'est-il pas la question «*où les philosophes au cours de l'histoire aient mieux montré leur impuissance*» ? A chacun donc d'y répondre: Comment affronter la souffrance et la mort ?

R. D.



Avec sa secrétaire, Denise Lanoë.

Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris, le Père Yves Ledure est l'auteur d'un remarquable livre intitulé: « Lecture chrétienne de Nietzsche », et publié au Cerf.

Dans cet ouvrage, il est établi un certain nombre de parallèle entre l'auteur du « Gai Savoir » et divers penseurs contemporains.

C'est ainsi qu'après avoir traité, entre autres, de Maurras et de Giovanni Papini, Yves Ledure aborde Gabriel Marcel en en faisant un témoin de la modernité.

Gabriel Marcel et Nietzsche Témoins de la modernité

par Yves Ledure

Il n'est jamais aisé de faire le commentaire de son propre livre. D'autant que ce livre - *Lectures « chrétiennes » de Nietzsche** - est pour l'essentiel consacré à Nietzsche ou plus précisément à la réflexion que la critique nietzschéenne du christianisme a engendrée chez quelques grands penseurs chrétiens dont Gabriel Marcel.

Nietzsche est le détour pour arriver à Gabriel Marcel. C'est en effet, pour connaître la position de Marcel face à Nietzsche que je suis progressivement entré dans son œuvre. Ce chemin de traverse conduit à une « lecture sélective », ce qui ne signifie pas superficielle dans la mesure où elle épouse, reprend une interrogation qui circule dans toute l'œuvre de Marcel : la signification de Nietzsche pour la philosophie et pour le christianisme. Pour Marcel, Nietzsche est l'incontournable de la modernité parce qu'il est le témoin tragique - peut-être même un des artisans majeurs - de l'ultime, de l'eschatologique en question, mis hors question dans la culture contemporaine. « C'est avec Nietzsche, écrit-il, bien plus qu'avec Marx et ses épigones, qu'une explication ultime s'impose » (1). Tout débat avec Nietzsche croise, d'une façon ou d'une autre, le che-

* Yves Ledure, *« Lectures chrétiennes de Nietzsche »*, Paris, Le Cerf.

(1) « Pour une sagesse tragique », préface.

minement philosophique de Marcel, pour autant que la réflexion s'interroge sur la transcendance, sur le statut de l'homme par rapport à ce transcendant.

Tel aura été, du moins, mon itinéraire. Certes, je connaissais quelques propositions marcelliennes antithétiques, du type être-avoir, problème-mystère, immanence-transcendance, que tout professeur se doit d'utiliser de temps à autre pour faire preuve de sa modernité. Mais une telle approche, que l'on croit facilement dialectique, n'a qu'un lointain rapport avec une pensée vivante, en constant travail d'élaboration, comme celle de Marcel. Ce procédé de facilité qui consiste à n'invoquer que des mots-relais de Marcel masque la véritable richesse de son œuvre. Lui-même récuse une telle approche qui engendre de « véritables déchets dont la pensée ne peut que se détourner avec ce qu'il faut bien appeler du dégoût », écrira-t-il (2).

Cette remarque invite, par ailleurs, à poser la question du rapport à une œuvre comme celle de Marcel, comme celle de Nietzsche. Car ce sont des pensées qui ne s'enferment dans aucune systématique, des pensées pour lesquelles une systématisation est toujours problématique. Quant Marcel cherchera à caractériser, ne serait-ce que négativement, son œuvre, il la définira comme le « refus des *ismes*, le refus de s'inféoder... de s'enfermer dans une doctrine circonscrite » (3). De même Zarathoustra renvoie ceux qui se disent ses disciples. Car il ne veut pas être le maître à penser, le docteur magistral qui indique la voie à suivre. Il n'y a d'autre chemin philosophique que celui qui mène à soi-même, qui n'a jamais fini de s'inventer. Je me demande si ce n'est pas cette convergence, qui n'est pas seulement de l'ordre de la méthode, qui m'a conduit de l'un à l'autre. Je veux dire de Nietzsche à Marcel. Une sorte de lecture double qui situe dans cet « entre-deux » incertain, dans la mesure où elle n'est pas le commentaire érudit de l'un et de l'autre, mais l'approfondissement du sens de l'un par l'autre.

Il y a, en effet, convergence philosophique entre Marcel qui se nomme lui-même « philosophe itinérant », qui se reconnaît comme « étant en route », « en marche », et Nietzsche qui définira le philosophe sous les traits du « voyageur », un voyageur en débat avec son ombre. Ce voyageur va le chemin solitaire vers soi-même, le seul chemin qui puisse exister. Nous quittons ici résolument les rives de l'idéalisme - « le froid royaume des idées », dira Nietzsche -

(2) « testament philosophique », Présence de Gabriel Marcel, Cahier n°4, Paris 1983, Aubier, p. 128.

(3) Op. cit. p. 129.

DEUX TEMOINS DE LA MODERNITE

mène. Car la seule réflexion qui mérite attention, je veux dire tension de tout soi-même, porte sur l'homme et sur son destin. En ce sens, Nietzsche fera dire à Zarathoustra: « de tous les écrits, je n'aime que ceux que l'on trace avec son propre sang. Ecris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit » (4).

N'est-ce pas la visée même de toute philosophie itinérante, c'est-à-dire en laborieux et incertain travail de convertir la chair et le sang en esprit, de faire du corps humain le sujet de son entreprise ? Car l'esprit n'est pas un préalable, ce qui serait donné sans risque. C'est la vie qui est donnée, et la vie est chair et sang, passions et turbulences. L'esprit est le combat de l'homme pour la conquête de lui-même, le combat de « l'homme pour l'humain », pour paraphraser le titre d'un ouvrage de Marcel. Ce combat définit la mission du penseur, du philosophe. Marcel en fera un « veilleur » d'humanité dont le « devoir est de se faire le défenseur de l'homme contre lui-même, contre cette extraordinaire tentation de l'in-humain à laquelle, presque toujours sans s'en douter - tant d'être aujourd'hui succombent » (5).

Nietzsche, quant à lui, symbolise cette tâche sous les traits de l'iconoclaste, celui qui démasque les fausses certitudes, les évidences faciles et trompeuses. L'iconoclaste détruit pour faire venir au jour l'ultime. Un ultime qui n'est plus d'emblée lumière, plénitude comme dans le cas d'une civilisation dans laquelle la religion est le témoin accepté, reconnu de cet ultime qui est Dieu. Aujourd'hui, l'ultime est abîme, radicale interrogation que l'on hésite à regarder en face par peur d'y découvrir la mort, le néant. L'homme n'y est plus donné, il est à conquérir dans une marche harassante et incertaine « vers un but que tout ensemble, dira Marcel, nous voyons et ne voyons pas » (6).

Nietzsche et Marcel demeurent, sur ce point, les témoins majeurs de notre modernité, qui expriment dans leur œuvre les incertitudes de l'homme sur lui-même. L'un et l'autre, selon des problématiques différentes, annoncent la fin des idéologies et des systématisations conceptuelles qui prétendent situer et signifier l'homme à partir de notions, englobants préexistants qu'il nous suffirait de déchiffrer et d'élaborer à chaque stade de l'histoire. La raison ne peut plus prétendre à une pensée totale, encyclopédique, comme si elle pouvait fermer la question du sens par une réponse adéquate et péremptoire. Nous savons que la raison n'est plus souveraine; elle doit conquérir sa maîtrise sur le sang et la pulsion en leur donnant une signification spirituelle. Tâche qui reste toujours à faire. Ainsi le surhomme de Nietzsche est toujours à venir et le Dieu de Marcel constamment invoqué... La fin des idéologies signifie aussi le déclin des dogmatiques qui fonctionnent sur les mêmes préalables:

(4) « Ainsi parlait Zarathoustra » I, Lire et écrire.

(5) « Les hommes contre l'humain », Paris 1951, La Colombe, p. 195.

(6) « Testament philosophique », p. 129.

un sens donné d'avance. Nous avons peut-être ici une des raisons profondes du malaise des Eglises et des croyants dans notre société, malaise que Marcel aura douloureusement vécu, lui qui ne pourra adhérer « totalement » à la vision de l'Eglise Catholique; malaise qui sera pour Nietzsche sa pierre d'achoppement face au christianisme. Dieu ne se dit plus sur le mode de la certitude théorique. Il est la question et le risque que l'homme pose et ose, avec toutes les hésitations et les trébuchements qui sont le lot de ceux qui cheminent, sinon dans la nuit épaisse, du moins dans les aubes incertaines et troublantes.

Sur ce point, les itinéraires de Nietzsche et de Marcel divergent et convergent tout à la fois. Nietzsche part d'un « hyperchristianisme » d'éducation et de formation. Il lit la Bible dans le texte: c'est-à-dire qu'il sait de quoi il parle quand il critique le judéo-christianisme. Mais il ne peut adhérer, « écouter » au sens évangélique du terme, cette parole qui, sa vie durant, demeurera son signe de contradiction. Nietzsche grandit en christianisme pour le réfuter et le refuser radicalement, sans réussir à se défaire de cette origine qui le marque au fer rouge, qui l'habite comme un double, une ombre que l'on n'efface pas.

Marcel naît et grandit « dans un milieu où la libre pensée était la règle », écrit-il dans son *Testament philosophique*. En 1929 il se fait baptiser dans l'Eglise catholique. Mais dès le départ - les premières pages du *Journal Métaphysique* en font foi - Marcel s'interroge sur Dieu. La libre pensée n'aura jamais été pour lui une réponse satisfaisante. Nietzsche, de son côté se démarquera constamment de la libre pensée qu'il considère comme une impasse, une absence de réponse à la question de l'ultime.

Divergence d'itinéraire; chez Nietzsche de l'invocation au refus incertain, inquiet. Je n'en veux pour preuve que le poème *Au Dieu Inconnu* qui date de 1864:

Je veux te connaître, Inconnu,
Toi dont les prises plongent en mon âme,
qui passes dans ma vie comme un ouragan,
Inconcevable, de qui je tiens;
je veux te connaître et plus, te servir.

Chez Marcel, de l'absence à l'invocation, une absence qui était déjà, selon sa belle formule « une aimantation par la transcendance » et qui le conduira à une mystique ardente, parfois trouble. Divergence d'itinéraire, mais convergence spirituelle: l'homme et le transcendant. Car le refus du transcendant chez Nietzsche ne signifie pas, comme dans la libre pensée, évacuation de la quête de

DEUX TEMOINS DE LA MODERNITE

l'ultime, mais substitution de chemin: un combat pour une autre grandeur de l'homme. « Si nous ne faisons pas de la mort de Dieu, écrit-il, un grandiose renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-mêmes, nous aurons à supporter la perte » (7).

Marcel est un de ceux qui ont le mieux perçu ce que j'appellerai la « fondamentale » nietzschéenne, à savoir que le statut de l'homme dépend de la nécessaire position que l'on prend par rapport au transcendant, à Dieu. En d'autres termes, dans une problématique moderne, Dieu est moins une question d'ontologie qu'un rapport d'existence, une relation existentielle. La question de Dieu situe l'homme et son destin. Dieu n'est plus l'englobant qui s'impose, mais l'horizon vers lequel l'homme va, soit pour sa béatitude, soit pour son anéantissement.

Marcel, comme Nietzsche, pose entre Dieu et l'homme une relation concrète et non logique. Une relation que l'on ne peut définir en termes de rationalité. Car l'existence ne se démontre pas, elle s'expérimente, elle se vit. Ainsi en est-il de Dieu qui ne peut se vivre que selon l'ordre de la grâce et de la liberté, et non comme une causalité en soi. Dans cette approche, qui est la trame de l'ouvrage *Les Hommes contre l'humain*, Marcel pense ensemble mort de Dieu et agonie de l'homme. Car il y a corrélation de statut et de destin. C'est à cette profondeur qu'il comprend les enjeux de la philosophie de Nietzsche.

Pour Nietzsche, en effet, le refus ou l'absence de Dieu engendre le nihilisme de l'homme. Pour que l'homme vive, il doit surmonter et vaincre ce nihilisme. L'effort et la préoccupation centrale de Nietzsche doivent se comprendre comme la volonté de vaincre ce nihilisme. Marcel dénoncera vigoureusement les interprétations de Nietzsche comme celle de Sartre, qui ne prennent pas en compte cette volonté de dépassement. Le nihilisme ne saurait être un horizon de vie, de sur-vie.

Pour Nietzsche comme pour Marcel, le nihilisme ne peut être le définitif de l'homme. C'est un levier, un tremplin pour une nouvelle anthropologie. L'une - celle de Nietzsche - tragique qui parie sur la permanence de la pulsion vitale de l'univers, au détriment de l'individu, simple marionnette de la volonté de puissance de la vie. L'autre - celle de Marcel - transfigurante dans laquelle Dieu invoqué par liberté et reçu par grâce, signifie l'éternité de l'homme. Une éternité que Nietzsche a aimée, qu'il croyait pouvoir engendrer comme on engendre la vie... en vain !

(7) « Le gai savoir, fragments posthumes », Paris 1967, Gallimard, 12(229), p. 467.

(8) « Ainsi parlait Zarathoustra » III, Les sept sceaux.

« Oh comment n'aspirerais-je pas à l'éternité ?... Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime: car je t'aime, ô éternité ! Car je t'aime, ô éternité » (8).

YVES LEDURE

A travers l'œuvre de Nietzsche et de Marcel résonne la question cruciale de notre civilisation. Une civilisation dont tout porte à penser qu'elle s'est laissée séduire par le tentateur de l'homme, par ce qui en l'homme fait miroiter le rêve de la toute puissance: vous serez comme des Dieux. L'homme moderne, enivré par ses prouesses techniques, se prend à rêver d'une liberté qui se voudrait absolue grâce à une puissance technique qui maîtriserait son destin, un destin vide d'intériorité, de spiritualité. Nietzsche comme Marcel rappellent la nécessité de donner une dimension spirituelle à toute entreprise humaine, dimension spirituelle qui indique la signification et la finalité des conquêtes techniques.

Pour Nietzsche, l'homme est en mesure de créer ce destin spirituel, à condition qu'il accepte de s'anéantir dans l'impétueux tourbillon de la vie. Car il n'est pas le sens de la terre, le sommet de la vie, mais son serviteur. La grande voix de Marcel, trop peu entendue, notamment des chrétiens, redit avec force et espérance que ce destin spirituel peut éterniser l'homme. Mais il faut qu'il accepte cette éternité comme un don du Dieu Vivant. Nietzsche n'a pas osé croire à l'éternité des vivants, à l'éternité d'un Dieu personnel. N'est-ce pas, en partie du moins, parce qu'il identifiait ce Dieu à l'Etre, au Logos, sans voir, comme le rappelle Marcel, qu'il est d'abord personne, c'est-à-dire expérience personnelle.

Y.L.

UNE NOUVELLE RACE D'HOTEL

A 10 minutes de l'arc de Triomphe, à 5 minutes du bois de Boulogne:

« LE DAUPHIN » ** de luxe - « LE PRINCESSE ISABELLE » * de luxe.**

Une chaîne ? Non, une famille: sa devise « VOUS SERVIR ».

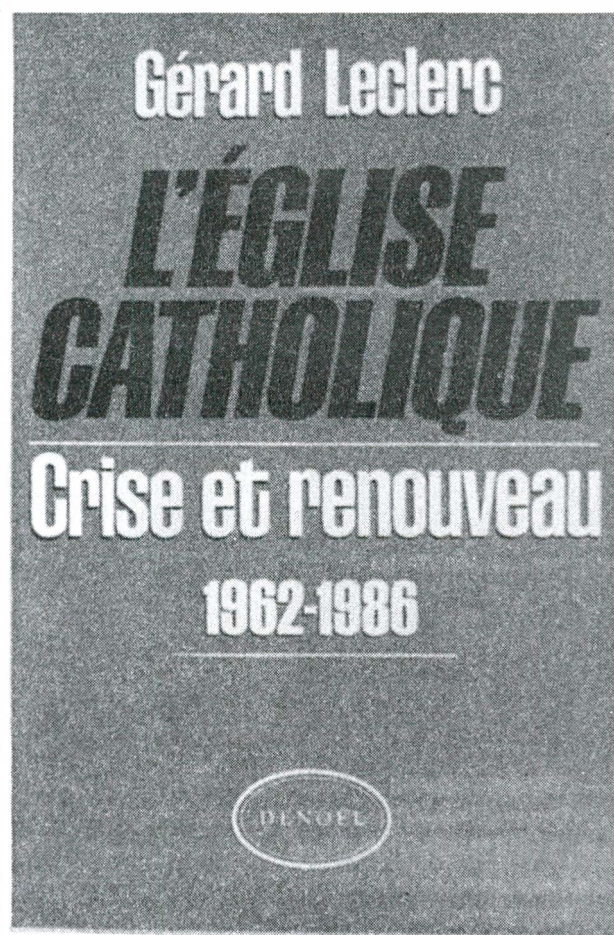
Le « PRINCESSE ISABELLE » vous propose pour un prix de 460 F - 490 F, une chambre double: bain à thalassothérapie et douche Multijets, minibar individuel, téléviseur captant les chaînes étrangères et françaises, bar privé tout près d'un feu de bois, des chambres dans notre jardin au milieu des fleurs...

« LE DAUPHIN » vous propose pour un prix de 295 F - 320 F: des prestations haut de gamme, des chambres avec sanitaires soignés, télévision, radio, téléphone direct, sèche-cheveux...

Cours de tennis à votre disposition. Parking fermé.
Conditions spéciales « fin de semaine » et groupes.

« Princesse Isabelle »
72, rue Jean-Jaurès
92800 Puteaux
(1) 47.78.80.06

« Le Dauphin »
45, rue Jean-Jaurès
92800 Puteaux
(1) 47.73.71.63



Un regard sur

l'Eglise

d'après le

Concile.

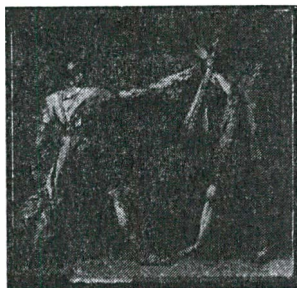
Parfois sévère,

souvent passionné,

jamais injuste...

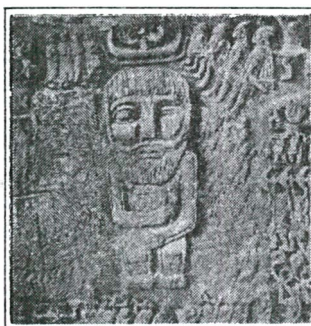
Denoël éditeur

GEORGES DUMÉZIL
HEUR
ET MALHEUR
DU
GUERRIER



FLAMMARION
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE SCIENTIFIQUE

GEORGES DUMÉZIL
LOKI



FLAMMARION
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE SCIENTIFIQUE

Flammarion



Gabriel Marcel
élevé à la dignité
de Grand Croix
de l'Ordre du
Mérite par le
Président Pom-
pidou.

Homme de dialogue, Gabriel Marcel ne pouvait être qu'un épistolier important. Cela, s'il fallait le prouver, est démontré par la correspondance qu'il échangea avec le R.P. Gaston Fessard et qui vient d'être publiée chez Beauchesne sous la direction du Cardinal de Lubac et avec le concours du Père Xavier Tilliette.

Professeur à l'Institut Catholique, Pierre Colin a une longue expérience de l'œuvre de Gabriel Marcel, puisque, très jeune (en 1948), il collabora à l'ouvrage d'Etienne Gilson relatif à l'auteur du « Journal Métaphysique ». Il présente maintenant cette correspondance essentielle.

Gabriel Marcel et Gaston Fessard

par Pierre Colin

Au début de l'année 1934, l'insistance amicale du P. de Lubac décide le P. Fessard à demander un rendez-vous à Gabriel Marcel. La différence d'âge entre les deux hommes est minime: sept ans. Mais il existe entre eux une forte asymétrie, qui marquera leurs relations. Si le P. Fessard a déjà écrit des textes importants, sur Maine de Biran, sur les Exercices spirituels de saint Ignace, ces textes sont encore inédits. Au contraire, Gabriel Marcel a déjà publié ses œuvres philosophiques les plus significatives, dont tout récemment *Position et approches concrètes du mystère ontologique*.

La première rencontre a lieu, rue Franklin, au Collège Saint-Louis de Gonzague. Comme si, d'emblée, le rapport se renversait. Certes, l'avance philosophique de Gabriel Marcel se marque dans le fait qu'il lui appartient de discerner la valeur intellectuelle de ce jésuite encore peu connu: «Vous êtes un philosophe». Et ce mot garde toute sa signification, même si l'œuvre du P. Fessard sera en définitive celle d'un théologien à forte structuration philosophique.

Mais très vite, s'opère une autre reconnaissance, celle du prêtre. Cinq ans auparavant, Gabriel Marcel a reçu le baptême dans une grande ferveur. Mais sur le plan de la pensée, a-t-il assimilé sa conversion, pourtant préparée par toute sa réflexion antérieure ? En lisant le P. Garrigou-Lagrange, il a tenté - mais en vain - de se rapprocher de ce qui se donnait pour la philosophie catholique. Plus en profondeur, il sent bien que tout en lui n'est pas encore évangélisé. Peut-être même doit-on dire que subsistera toujours chez lui, à l'égard de l'Eglise qu'il a ralliée, le sentiment douloureux d'une certaine distance jamais tout-à-fait réduite.

Dès lors la rencontre du P. Fessard prend un tour providentiel. Gabriel Marcel a trouvé ce qu'obscurément il cherchait : un directeur spirituel, capable de l'entendre, et de le guider, avec compréhension et fermeté.

Certes, leur rencontre stimule entre les deux hommes les échanges intellectuels. Relisant l'œuvre de Gabriel Marcel, le P. Fessard écrira bientôt son remarquable article : *Théâtre et mystère*. Auparavant, des réunions tenues chez Gabriel Marcel l'inciteront à rédiger le premier - et peut-être le plus important - de ses ouvrages : *Pax Nostra*, *Examen de conscience international*.

Si elle y fait souvent allusion, la correspondance de Gabriel Marcel et de Gaston Fessard n'est pas le lieu privilégié de cet échange intellectuel. Comportant peu de discussions philosophiques, elle se tient à d'autres niveaux. Celui de la vie quotidienne, avec ses événements, ses rencontres, ses joies et ses épreuves. Mais aussi et surtout celui d'une direction spirituelle, demandée par Gabriel Marcel, exercée avec tact par le P. Fessard.

Cela, sur le fond d'une amitié qui ne se démentira jamais. On comprend que le P. Tilliette ait intitulé *Une grande amitié* sa très belle introduction à cette correspondance. Qui mieux que lui eût pu la présenter ? Dès les premières pages il campe les deux correspondants avec un véritable talent de romancier. Mais c'est avant tout le cœur qui parle, un cœur sensible et fraternel.

Familier de ces deux hommes, Xavier Tilliette a su les accompagner l'un et l'autre dans les épreuves qui ont marqué leurs dernières années. Visitant l'un rue de Tournon, retrouvant l'autre à Chantilly, il a tissé entre eux un lien vivant lorsque les retours à Paris du P. Fessard se faisaient plus rares.

L'introduction du P. Tilliette est encore un acte d'amitié. Et, j'oserai dire, un acte de piété. Elle donne le ton d'ensemble de cette publication, dont nous sommes d'abord redevables aux enfants de Gabriel Marcel. Mais aussi au P. de Lubac, à Mlle Marie Rougier, au P. Michel Sales, dont les annotations, qui ont mobilisé une grande érudition, sont avant tout un hommage de reconnaissance et d'amitié.

Ce ton - et lui seul - convenait à la qualité des lettres ici publiées. Ce qui les rend exceptionnelles, c'est bien sûr la personnalité des deux correspondants. Mais c'est aussi la grande liberté d'expression rendue possible par la très grande confiance mutuelle. Réveillant de nombreux souvenirs, ces lettres nous font retrouver Gabriel Marcel et le P. Fessard, tels que nous les avons connus. Mais, si j'en juge par mon cas personnel, ces lettres nous les font aussi découvrir, en donnant un relief saisissant à des choses que l'on pressentait, sans bien les cerner.

CORRESPONDANCE AVEC LE PERE FESSARD

Permettez-moi d'évoquer quelques souvenirs personnels. Ma première visite rue de Tournon date de mai 1940. Gabriel Marcel avait convié à une séance de travail quelques-uns de ses élèves de Louis-le-Grand et, dans le contexte de la guerre, il avait choisi de nous faire réfléchir au thème central de *Pax Nostra*: comment accorder dans le concret le lien privilégié à notre patrie et l'amour de la Paix ?

Le 8 avril 1942, Gabriel Marcel, qui était alors au Peuch, m'écrivait sur une carte interzones: « J'avais parlé de vous à mon ami le P. Fessard, qui est aux Etudes. J'aimerais que vous le connaissiez. J'ai pour lui une très grande affection ». C'est ce qui m'a donné l'audace de demander un rendez-vous au P. Fessard. Et je suis sorti de la rue Monsieur avec un programme d'études philosophiques, avec un tiré à part de l'article sur Le Senne et - chose éminemment précieuse - le P. Fessard m'avait confié le manuscrit du texte sur Les Exercices spirituels de saint Ignace, qui ne devait paraître que bien plus tard.

Lorsque je repense à la lecture passionnée de ce texte, lorsque j'évoque aussi l'attention émerveillée avec laquelle j'écoutais Gabriel Marcel nous parler de la Jeanne d'Arc de Péguy, j'ai le sentiment que, malgré la différence des approches, je recevrais alors de ces deux hommes quelque chose d'essentiel, qui s'accordait en un point nodal: l'appel de la Liberté divine à la liberté humaine qu'elle suscite et qu'elle oriente - par l'injonction qu'elle lui adresse.

Ces deux amis, je les ai donc l'un et l'autre assez bien connus. Pourtant, c'est dans leur correspondance que je commence à découvrir le secret de leur amitié. Il est vrai que, si j'ai souvent rencontré l'un et l'autre, je les ai rarement vus ensemble. Ou alors, dans des réunions assez nombreuses, qui se situaient davantage sur le plan intellectuel.

Pourtant, le secret de leur amitié, je l'ai davantage perçu dans les moments qui ont suivi la mort de Madame Marcel. Plusieurs conversations avec le P. Fessard m'ont sensibilisé au rôle que lui-même avait joué dans l'évolution spirituelle de Madame Marcel. Et dans les mois où elle assumait avec un extraordinaire courage la certitude de sa mort proche.

Pour tous ceux qui ont connu, admiré, aimé Madame Marcel, il est précieux que cette correspondance comprenne quelques lettres d'elle, annotées par Anne Marcel. Le lien du philosophe et du directeur spirituel n'aurait pas été ce qu'il fut s'il avait uni seulement deux êtres. Mais il en unissait trois - dans leur recherche commune de Dieu - du vivant de Madame Marcel. Et dans les longues années qui ont suivi sa mort.

Dans cette direction spirituelle sur fond d'amitié, le P. Fessard reste égal à lui-même. Il conserve la maîtrise de soi et une certaine réserve affective, alors même qu'il accueille avec compréhension et sympathie les mouvements de sensibilité les plus difficiles à interpréter et à guider. Ceux-ci ne manquent pas chez Gabriel Marcel, qui manifeste dans ses lettres tous ses contrastes affectifs.

L'existant dont parle la philosophie de Gabriel Marcel est, par définition, un être vulnérable. Et la rencontre entre les êtres suppose l'acceptation réciproque de cette vulnérabilité. Or, Marcel a vécu dans sa chair cela même qu'il tente de maîtriser par la pensée. Sa philosophie comprend aussi la création comme un don. Mais serait-elle reçue comme une grâce sans ces moments où il semble que soit retiré ce qui avait été octroyé ? Ce que l'on ressent avec force dans ces lettres, c'est le besoin que Gabriel Marcel avait de créer, et le désarroi qui l'envahit lorsque la puissance de création devient comme inaccessible. Dans toutes ces circonstances, lorsque Gabriel Marcel lui expose les troubles de son âme, le P. Fessard sait l'encourager en lui rappelant avec une douce fermeté ce que lui-même a écrit de l'épreuve, de la fidélité créatrice, de l'espérance.

Sans insister davantage, je reviendrai pour finir sur les annotations qui tiennent dans ce livre une place à tous égards importante. Sans doute regrette-t-on l'absence d'un Index. Il eût rendu plus utilisable la masse énorme d'informations qui nous est ici donnée. Sur l'itinéraire de chacun des correspondants. Mais aussi, à l'occasion d'un nom mentionné, sur toutes les personnes qui constituent l'entourage commun de Gabriel Marcel et de Gaston Fessard durant cette quarantaine d'années. Ainsi surgit pour nous, dans son riche foisonnement, tout un milieu intellectuel et spirituel.

Puis-je en terminant me tourner vers le Cardinal de Lubac pour lui exprimer, en même temps que notre reconnaissance, un vœu. Les annotations citent souvent d'autres lettres sous le sigle : H.L. à G.F. ou G.F. à H.L.. Combien il serait passionnant de suivre la correspondance née de cette autre amitié, fidèle et forte, l'amitié du P. de Lubac et du P. Fessard.

P. C.

Une sagesse qui rend leur mémoire aux hommes

par le Cardinal Lustiger

Je voudrais d'abord m'associer pleinement aux mots qui viennent d'être dits sur l'importance qu'aurait cette publication de la correspondance du Père Fessard et du Père de Lubac. Je ne sais quel saint invoquer pour que cela se produise un jour.

Je n'ai pas d'autre qualité pour prendre la parole ce soir que le désir d'exprimer un devoir de reconnaissance. Je ne le voudrais pas seulement personnel, mais de l'Eglise.

En effet, si plusieurs parmi vous, sans qu'ils l'aient peut-être su, ont été jadis mes professeurs, je dois reconnaître que notre génération est redevable à Gabriel Marcel et à quelques autres d'avoir été une génération qui avait des pères. Et des pères dans le chemin difficile de la foi, en même temps que de l'accès à la liberté de pensée. L'œuvre de Gabriel Marcel, comme son itinéraire et sa conversation, ont été certainement de ces figures et de ces réalités déterminantes pour l'étudiant que j'ai été au lendemain de la guerre et qui découvrait en Pierre Colin un disciple fervent de l'auteur de *Homo Viator*, et par qui un certain nombre d'entre nous pouvait avoir presque comme un témoignage immédiat et quasi direct de celui que, pour ma part, je n'aurais jamais osé abordé.

Je voudrais maintenant relever deux aspects de sa pensée. Deux remarques qui me semblent utiles et fécondes pour aujourd'hui. Il a dit, et répété, que le philosophe avait une fonction de veilleur. Je

cite un texte qui date de 1971. Il y fait mémoire de son propre chemin et ajoute: «En moi, dès l'origine, l'homme des contradictions et le dramaturge n'ont fait qu'un. Et le philosophe ? demandera-t-on, et me demanderai-je à moi-même. Il me semble que la tâche principale qui lui incombait était d'élever ces contradictions à la conscience d'elles-mêmes. Mais en même temps à se garder contre la tentation de les évacuer au niveau du langage et de se satisfaire ainsi d'une simple apparence. Comme je devais le dire beaucoup plus tard dans mon discours de Francfort en 1964, c'est la vigilance qui m'apparaissait dès l'époque dont je parle comme la vertu fondamentale du philosophe. Sur ce point je n'ai d'ailleurs jamais varié et aujourd'hui encore, en dépit de la diminution manifeste et affligeante de mes facultés créatrice, je m'applique à demeurer un veilleur». Et il ajoute que cette disposition était déjà nettement visible dans la communication qu'il fit en 1933 à la Société philosophique de Marseille sous le titre **Position et approches concrètes du mystère ontologique**. Et donc, poursuit-il, des hommes aussi éclairés que le Père de Lubac, estiment avec raison, que cette disposition à la vigilance renferme son apport essentiel à la pensée contemporaine.

Je n'ai pu, lisant ce texte, que me souvenir de cette phrase d'isaïe: «Veilleur, où en est la nuit ?». Cette interrogation lancinante montre la jonction spirituelle où la fonction du philosophe rejoint le mystère chrétien. D'autres pages récemment relues m'ont étonné par leur actualité, plutôt elles m'ont étonné parce que je ne savais pas à quel point j'en étais imprégné de sorte que je les répétais sans me rendre compte de la source dont elles provenaient. Je reconnais maintenant cette source, elle vient d'une pensée que je croyais mienne et qu'en fait j'avais reçue d'un autre. Ce sont des pages où il médite sur la technique, la sagesse, la mémoire. Il y fait état de la quasi-profanation de l'univers, du cosmos, par le fait de la technique. Ce funeste état de chose «laisse l'homme dans son immémoire». Il est désormais dénué de sagesse. Voilà pourquoi il appelle de ses vœux une nouvelle sagesse qui rendrait à l'homme sa mémoire en lui restituant le monde.

Je veux citer encore quelques lignes. Elles sont peut-être sombres à l'excès mais elles me paraissent bien correspondre à la situation dans laquelle se trouve notre civilisation. *«Je suis de plus en plus convaincu, dit Gabriel Marcel, que seule une expérience ou une assurance de cet ordre (entendez l'avènement d'une certaine idée de la sagesse enracinée dans une expérience proprement religieuse, dans une assurance portant sur l'existence d'un monde invisible) peut constituer un contrepoids indispensable au développement hyperbolique de la technique, faute de quoi l'homme serait d'une*

LA SAGESSE DE GABRIEL MARCEL

façon presque certaine voué à succomber aux tentations de l'hybris technocratique, car nous n'avons aucune raison de douter, après les terribles événements de ces dernières décennies, qu'un orgueil démentiel puisse assumer les proportions d'une maladie».

Rappelant ces propos, je ne voulais pas résumer les richesses d'une pensée foisonnante et toujours en recherche d'elle-même, mais rendre hommage à un homme qui a su, par son itinéraire spirituel, donner à penser et aider à penser à une génération. Je pense que la génération présente doit encore s'en nourrir et peut en tirer profit.

Je veux aussi, rappelant mon propos initial, dire que ces paroles ne sont pas celles d'un étudiant qui se souvient mais de l'Archevêque de Paris.

J.-M. L.



Lors du «Jubilé» de Gabriel Marcel, organisé en 1969 à l'Assemblée permanente des chambres d'Agriculture: Henri Gouhier, de l'Académie française, Edmond Michelet, le R.P. Xavier Tilliette et Madame de Gandillac.

BIBLIOGRAPHIE

Très abondante, l'œuvre de Gabriel Marcel a depuis toujours été dispersée chez de nombreux éditeurs ce qui fait qu'il a toujours été difficile de l'appréhender globalement du fait qu'il y a toujours eu des textes majeurs qui se sont trouvés à un moment ou à un autre, épuisés. Aujourd'hui, et compte tenu de l'état de ce qui est disponible, le lecteur, pour une première approche, pourra trouver les titres suivants :

- « En chemin, vers quel éveil ? », Gallimard, prix franco : 57 F 40.
- « Entretien Paul Ricœur - Gabriel Marcel », Aubier, prix franco : 48 F,
- « Entretiens autour de Gabriel Marcel, La Baconnière,
- « Du refus à l'invocation », Gallimard, prix franco : 47 F 60,
- « Journal Métaphysique », Gallimard, prix franco : 53 F 70,
- « Essai de Philosophie concrète », Gallimard, prix franco : 31 F 70.
- « Correspondance Gabriel Marcel/Gaston Fessard », Beauchesne, prix franco : 219 F.

Sur la pensée du philosophe, le lecteur a le choix entre tous les ouvrages dont il est question dans la présente livraison.

Une bonne approche de l'œuvre est également fournie par les « Cahiers » publiés par l'Association « Présence de Gabriel Marcel » :

- « Gabriel Marcel et la pensée allemande », prix franco : 46 F 60,
 - « L'Esthétique musicale de Gabriel Marcel », prix franco : 85 F 10,
 - « Gabriel Marcel et les injustices de ce temps », prix franco : 71 F 60,
- (Aubier, éditeur).

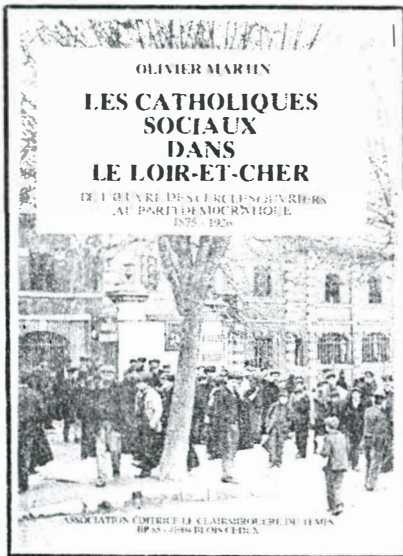
(Commandes à l'ordre de « Cité », CCP 23 982 63 N Paris)

Médaille réalisée par Charlotte Engels pour le compte de l'Hôtel des Monnaies.



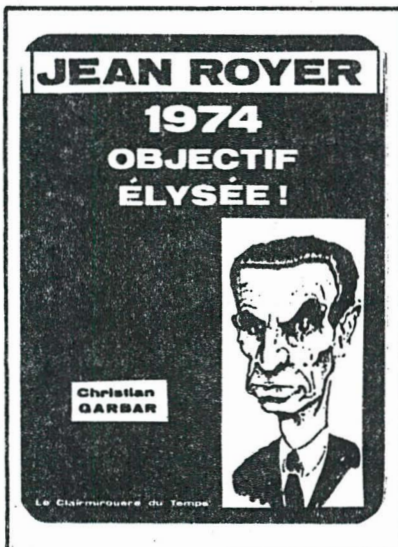
BIOGRAPHIE

- 1889 Naissance à Paris le 7 décembre.
- 1893 Décès de sa mère, le 15 novembre. Elle était née le 30 juillet 1866.
- 1898 Son père, Henry Marcel, épouse Marguerite Meyer, sœur de sa première femme, née Laure Meyer, avant de partir pour Stockholm, où il est nommé Ministre Plénipotentiaire. Il y séjourne de 1898 à 1899, avant de revenir à Paris afin d'accomplir les fonctions de Directeur des beaux-Arts, pour réintégrer ensuite le Conseil d'Etat.
- 1910 Agrégation de philosophie.
- 1912 Enseigne à Vendôme.
- 1915-1918 Enseigne à Paris (Lycée Condorcet).
- 1916-1917 Expérience métapsychiques.
- 1919 Epouse Jacqueline Boegner.
- 1919-1922 Enseigne à Sens.
- 1926 dirige chez Plon la collection « Feux Croisés ». Le 6 mars, décès de Henry Marcel, qui était né en novembre 1854.
- 1929 Se convertit au catholicisme et est baptisé le 23 mars.
- 1939-1940 Enseigne à Louis-le-Grand (Paris).
- 1940-1941 Le 1er janvier 1940 mort de Marguerite Marcel, seconde femme de Henry Marcel, qui avait élevé Gabriel Marcel.
Acquisition du château du Peuch en Corrèze.
Enseigne à Montpellier.
- 1945 Assure la critique dramatique aux Nouvelles littéraires. Il avait, avant la guerre, collaboré à de nombreux journaux et revues, notamment L'Europe Nouvelle, la N.R.F., Sept, Temps présent, La Vie intellectuelle, etc.
- 1947 Mort de sa femme.
- 1948 Dirige la Conférence de l'Unesco à Beyrouth.
- 1949 Reçoit le Grand Prix littéraire de l'Académie française.
- 1949-1950 Donne les Gifford's Lectures à Aberdeen (Royaume-Uni).
- 1951 Voyage en Afrique du Nord, puis en Amérique du Sud.
- 1952 Elu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.
- 1956-1966 Effectue de nombreux voyages au Canada, aux Etats-Unis et au Japon, où il est reçu par l'Empereur.
Reçoit le Prix National des Lettres.
- 1958 Donne à l'Université de Harvard les William James Lectures.
- 1961 Prix Osiris.
- 1963 Reçoit à Francfort le Prix de la Paix des libraires allemands.
- 1964 Est reçu, en audience privée, par le Pape Paul VI. En juillet, il prononce le discours d'ouverture du Festival de Salzbourg.
- 1965 Participe au Congrès international de Philosophie de Vienne.
- 1968 Le 27 octobre, il partage avec le physicien Carl Friedrich von Weizsacker, le Prix Erasme. En avril, il s'était rendu à Dresde, pour gagner ensuite Prague où il prononça une conférence à l'Université;
- 1969 Est élevé à la dignité de Grand Croix de l'Ordre National du Mérite, après avoir été antérieurement été fait Officier de la Légion d'Honneur, et Commandeur des Arts et Lettres, ainsi que des Palmes Académiques.
- 1972 Décédé à Paris, le 8 octobre.
- 1973
- 1975 Création de l'Association Internationale « Présence de Gabriel Marcel » qui, depuis lors, publie des Cahiers d'inédits aux Editions Aubier-Montaigne et encourage la parution d'essais critiques en France et dans le monde entier.
Depuis dix ans, des études sur Gabriel Marcel ont ainsi été publiées au Japon, en Chine, en Amérique du Nord et du Sud, au Canada, et dans la plupart des pays européens.



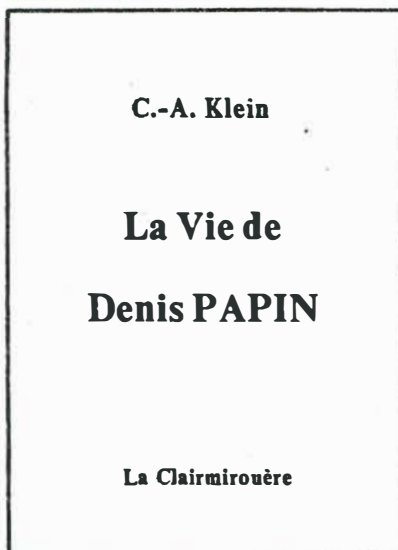
**Naissance de la
Démocratie
Chrétienne,
des Royalistes
Sociaux
et des Syndicalismes**

139 F + 15 F de port



**De la marginalisation
en politique, un
ouvrage passionnant
d'histoire à bout
portant**

70 F + 15 F de port



Commandes à

**«La
Clairmiroûre
du Temps»**

**Boîte Postale 85
41004 BLOIS cedex**

98 F + 15 F de port

Les lettres publiées dans ce volume, soigneusement annotées, témoignent de cette amitié exceptionnelle de quarante ans: l'avant-guerre et ses appréhensions, la débâcle, l'occupation, la ligne démarcation, les cartes interzones, le ravitaillement, la radio anglaise...

C'est une grâce insigne d'avoir approché, écouté Gabriel Marcel et Gaston Fessard. Maintenant leurs lettres ressuscitent le temps enseveli.



GABRIEL MARCEL GASTON FESSARD

CORRESPONDANCE

(1934-1971)

présentée et annotée par

Henri de Lubac, Marie Rougier et Michel Sales

INTRODUCTION PAR XAVIER TILLETTE

BEAUCHESNE

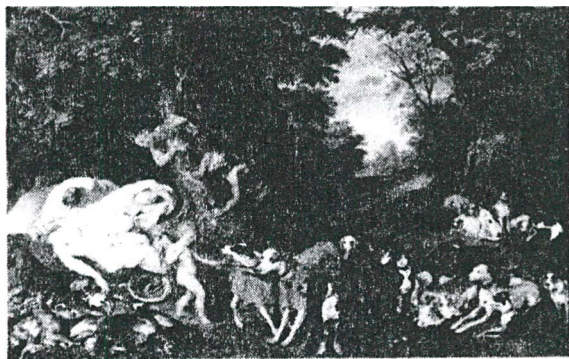
1 volume, 522 pages, 210 F.

ROBERT FLAMENT-HENNEBIQUE

le poil de la bête

PRÉFACÉ DE

PIERRE MOINOT
ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Joël Bouëssée,
ÉDITEUR

Joël Bouëssée, un éditeur d'art au service de la chasse et de la vie à la campagne, vous présente:

«LE POIL DE LA BÊTE»

de
Robert
Flament-Hennebique,

un ouvrage couronné par
l'Académie française.

Prix: 160 F.

Catalogue expédié sur simple
demande: Joël Bouëssée, éditeur,
19, rue Augereau, 75007 Paris.
Tél. (1) 45.55.73.97.

JACQUES BAINVILLE

Dans le n° 12 de « Cité », Igor Mitrofanoff s'interrogeait sur les raisons qui ont fait le succès de Bainville, cet historien royaliste à la fois « célèbre et mal connu ».

Célèbre par l'influence qu'il a exercée sur nombre d'hommes politiques : c'est Jean Lacouture, le biographe du général de Gaulle qui écrit : « Je crois que l'influence de Bainville fut sur lui considérable (...) la filière Bainville est en tout cas à suivre pour comprendre la diplomatie gaullienne ».

Mal connu parce que la majeure partie de ses œuvres sont aujourd'hui introuvables, mais aussi parce que l'Histoire didactique qui s'attache plus aux explications des enchaînements de faits qu'aux faits eux-mêmes, est passée de mode. Et pourtant, pour le non-spécialiste, pour « l'honnête homme », cette façon d'écrire l'Histoire est indispensable pour dégager et comprendre la trame des événements politiques ou diplomatiques.

A l'exception de la biographie écrite par Jean Montador il y a deux ans, il n'existe pour l'instant pas de livre récent sur Jacques Bainville. C'est une lacune qui doit absolument être comblée dans les années à venir.

Pour servir d'introduction à ce renouveau, souhaitable et prévisible, des études bainvilliennes, nous avons décidé d'éditer l'ouvrage, réalisé par Igor Mitrofanoff, qui constitue une présentation générale de Jacques Bainville et de son œuvre. Bien loin d'être une hagiographie, ce travail ne dissimule ni les défauts ni les dangers de l'Histoire explicative, il n'en a que plus de valeur.

Ce livre paraîtra au printemps 87, mais nous le mettons en souscription dès aujourd'hui. La mise en souscription d'un ouvrage a, pour nous, deux avantages : nous procurer l'avance financière nécessaire à l'édition et nous indiquer l'ordre de grandeur du tirage que nous devons effectuer. Au lecteur qui nous aide par sa souscription nous faisons bénéficier d'un tarif extrêmement avantageux en remerciement.

Alors n'attendez pas pour profiter de cette offre et souscrivez, dès aujourd'hui, au « Jacques Bainville, l'Histoire au service d'une cause ».

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

NOM/Prénom :

Adresse :

.....

☐ souscrit à l'ouvrage sur Jacques Bainville à paraître au printemps 87
et verse pour cela 60 F (à l'ordre de « Cité »)

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

N°2 -

L'épreuve du terrorisme - Club Nouvelle Citoyenneté
Le dialogue social - Emmanuel Mousset
Libéralisme : le vent d'Amérique - Alain Solari
La psychiatrie en question (1) - Julien Betbèze
Littérature : le grand pervers - Philippe Barthelet
Les lectures talmudiques d'Emmanuel Lévinas - Ghislain Sartoris
Les fausses promesses de Monsieur Garaudy - Alain Flamand

N°3 -

La psychiatrie en question (2) - Julien Betbèze
Les hommes du pouvoir socialiste - Emmanuel Mousset
Le libéralisme à l'américaine - Alain Solari
Quelle politique industrielle ? - Entretien avec Jean-Michel Quatrepoint
Défense : nouvelles données - Entretien avec le général P. Gallois
A propos de Hugo von Hofmannsthal - Philippe Barthelet
«Finnegans wake» de James Joyce - Ghislain Sartoris

N°4 -

Introduction à l'œuvre de René Girard - Paul Dumouchel
Table ronde avec René Girard et Jean-Pierre Dupuy
Les municipales 1983 - Emmanuel Mousset
Poème : «Polonaise» - Luc de Goustine
Le théâtre de Gabriel Marcel - Philippe Barthelet

N°5 -

Tocqueville et la démocratie - Club Nouvelle Citoyenneté
La révolution conservatrice américaine - Bertrand Renouvin
L'après féminisme - Emmanuel Mousset
Réflexion sur l'insécurité - Entretien avec Philippe Boucher
Voyage en URSS - Michel Fontaurelle
«Le sanglot de l'homme blanc» - Alain Flamand
«Le sujet freudien» - Julien Betbèze

N°6-7 -

Entretien avec Jean-Marie Domenach
Une lettre de Léo Hamon
La France peut-elle avoir une ambition ? - Alain Solari
Pouvoir et liberté chez Benjamin Constant - Club Nouvelle Citoyenneté
Plaidoyer pour une croissance autocentrée - Patrice Le Roué
Marcel Gauchet et l'extériorité du social
Deuxième gauche, premier bilan - Emmanuel Mousset

SOMMAIRES DES NUMEROS

ENCORE DISPONIBLES

Voyage en Chine (1) - Michel Fontaurelle

Conte : La fée de Noël - Rémy Talbot

La Sagesse mode d'emploi de Raymond Abellio - Michel Dragon

«Fiasco» d'Olivier Poivre d'Arvor - Catherine Lavaudant

N°9 -

Nature de l'Union soviétique - Marco Markovic

La politique et la conscience - Vaclav Havel

A propos de la pensée dissidente - Martin Hybler

Voyage en Chine (3) - Michel Fontaurelle

N°10 -

Nature et différences - Jean-Pierre Dupuy

La clé de voute - Noël Cannat

Hérédité et pouvoir sacré - Yves La Marck

L'année de Gaulle - R. La Tour

Voyage en Chine (4) - Michel Fontaurelle

N°11 -

La nature du pouvoir royal - entretien avec Emmanuel Le Roy Ladurie

Le jour, la nuit et la solidarité (à propos de Jan Patocka) - Martin Hybler

«L'alliance et la menace» - Yves La Marck

Analyse du R.P.R. - Jean Jacob

Le tournant historique de 1984 - Jean Jacob

A propos de Philippe Sollers - Alain Flamand

République et politique étrangère - Paul-Marie Couteaux

N°12 -

La nature du lien social - entretien avec Marcel Gauchet

La main invisible (recherche sur les rapports entre l'économie politique et la philosophie morale et politique) - Jean-Pierre Dupuy

Vertus et limites du déséquilibre - Yves La Marck

Un regard sur l'Allemagne - B. La Richardais

Nouvelle : «Les Complices» - Rémy Talbot

Une histoire moderne - Martin Hybler

N°13 -

Entretien avec Georges Dumézil

G. Dumézil et l'imaginaire européen - Yves Challas

Un portrait de G. Dumézil - Philippe Delorme

A quoi sert le «Figaro-magazine» ? - Emmanuel Mousset

René Girard lecteur de Hamlet

Mario Vargas Llosa - François Gerlotto

Nigéria le mal aimé ? François et Isabelle Marchilhac

Les raisons du succès de Jacques Bainville - Igor Mitrofanoff

Prix de chaque numéro : 35 F